



V. Stevanovitch

**L'explorateur
du monde intérieur**

COLLECTION BOUTEILLE A LA MER

V. Stevanovitch

**L'explorateur
du monde intérieur**

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION :		7
CHAPITRE I :	LE CENTRE	13
CHAPITRE II :	LE VIDE MENTAL	23
CHAPITRE III :	LA POSTURE	31
CHAPITRE IV :	LE SOUFFLE	43
CHAPITRE V :	LE VIDE DES SENS	57
CHAPITRE VI :	LE CENTRE DE VIE	67
CHAPITRE VII :	LE SOLEIL INTERIEUR	77
CHAPITRE VIII :	LE GRAND SILENCE	87

INTRODUCTION

Non. Je ne me prends pas au sérieux. Comment pourrais-je sérieusement me prendre au sérieux ? Je ne connais personne aussi bien que moi-même. Alors ? Allons donc !

Je ne prends rien au sérieux. Et surtout pas les hommes. L'homme est une bourde de la nature. L'humanité est une farce grossière et tout ce qui la concerne se classe inmanquablement sous la définition de burlesque de mauvais goût, de grand guignolesque sanguinolant. C'est de mauvais goût en effet. Et c'est pas sérieux.

Tout d'abord, l'homme se déguise pour se présenter aux autres. Tout le monde sait ce qu'il y a sous l'uniforme du général en chef, sous la soutane du pape ou sous les sept voiles dont se drape la belle mystérieuse. C'est pourtant au déguisement qu'on accorde toute l'attention en feignant d'ignorer ce qui est déguisé. Et puis le : « Moi, vous savez... » suivi de sa propre description, de tout ce qui fait qu'il est, lui, différent des autres, vous trouvez ça sérieux, vous ?

Vous n'êtes pas convaincus ? Tenez, prenez un singe. Déguisez-le en empereur. En empereur Bokassa Premier de l'Empire Centre Africain ? Non. Ne soyons pas méchants. Déguisez-le en Napoléon Premier. Quel air lui trouvez-vous ? Comique ? Ridicule ? Grotesque ? Vous lui trouvez

l'air qu'il a vraiment. Le même que vous trouveriez à Napoléon, si vous étiez capable de voir les hommes tels qu'ils sont vraiment. Déguisés. Dissimulés sous des accoutrements invraisemblables et derrière des descriptions stupides.

Aussi, je ne tiens aucun compte de l'aspect sous lequel les gens se présentent. Ni de ce qu'ils disent, ni de leurs titres, ni du respect dont les autres les entourent. J'ai mon petit baromètre intérieur qui me permet de mesurer leur force vitale et de sonder leur vide d'amour et de bonheur. Je parle de vide car le plein est si rare qu'on peut aussi bien ne pas le mentionner du tout. La force vitale, l'amour et le bonheur. C'est ça la seule richesse véritable. C'est elle qui me fait distinguer les nantis des démunis. Les riches de vie des pauvres de vie.

* * *

Qu'est-ce que le monde intérieur ? Où commence-t-il ? Il commence exactement au même endroit que le monde extérieur : dans la conscience. En fait, il n'y a pas d'autres mondes que le monde intérieur et ce qui nous paraît extérieur est une illusion. C'est une illusion tenace parce que biologiquement justifiée. Cependant, il suffit de raisonner un peu pour le comprendre mais pas pour en être convaincu, car toute la vie est fondée sur cette construction illusoire.

Tout le monde sait que la terre tourne sur elle-même et autour du soleil. Pourtant notre perception nous dit de façon indiscutable que c'est le soleil qui se déplace. Le raisonnement, là aussi, peut nous faire comprendre l'illusion mais ce n'est pas ça qui changera la nature de notre perception. Pourtant, d'un poste d'observation

lunaire nos astronautes ont bel et bien vu la terre tourner. Ils avaient quitté le monde terrestre. A partir d'un monde différent, ils ont pu se rendre compte du caractère illusoire des perceptions qu'ils avaient eues dans le leur.

De la même façon, après avoir quitté le monde des perceptions, on se rend compte de leur caractère illusoire. Plus exactement, on s'en rend compte lorsqu'on réintègre le monde des objets. Lorsque, couche après couche, on reconstitue la réalité ordinaire. L'évidence de l'illusion, cependant, ne peut annihiler l'évidence illusoire. Celle de la réalité. A mesure qu'on s'y réintègre, la réalité devient réelle. Le souvenir de la découverte de l'illusion ne diminue en rien la force avec laquelle cette réalité s'impose comme objective.

L'argument suprême de l'objectivité indubitable de la réalité du monde perçu c'est : « je le vois, je le touche donc c'est vrai. D'autres aussi le voient et le touchent donc c'est objectif. » Autrement dit, la preuve de l'objectivité de la perception est la perception même. Mais, il existe aussi des illusions, des hallucinations, des rêves. Ce sont aussi des perceptions pour notre conscience qui n'y voit aucune différence avec les perceptions qu'on considère comme objectives. Si notre conscience ne voit aucune différence, comment fait-on pour la trouver, alors ?

C'est le raisonnement qui nous fait distinguer une hallucination d'une perception dite réelle. C'est la raison qui introduit une différence là où le système de perception n'en voit aucune. Là où, en fait, la différence n'existe pas. Le système de cognition censure et corrige le système de perception. La raison impose ses normes à la perception. Elle construit le monde qu'elle veut connaître. Les normes de la raison actuellement en vigueur lui font construire un

monde cohérent, non contradictoire, mathématisable. Il n'en a pas toujours été ainsi. Loin de là !

Nous avons longuement démontré ailleurs le caractère mental de toute réalité. Si donc le monde n'est jamais que mental, quel est alors cet autre monde intérieur que nous voulons explorer ?

Tout d'abord, nous accepterons nous aussi comme extérieur le monde que notre système de perception et de cognition veut nous faire considérer comme extérieur. Nous l'accepterons, mais seulement dans le domaine de la terminologie sans perdre de vue que son extériorité n'est qu'illusoire. Ce monde extérieur est fait d'objets de perception ou plus simplement d'objets. Ces objets et leurs rapports, leurs relations réciproques, sont décrits par le discours. Le discours peut transmettre la connaissance des objets et des rapports, sans l'aide de la perception. On parlera alors de la connaissance discursive. De la construction d'une réalité verbale.

Nous avons ainsi cerné le monde extérieur. Il est fait d'objets et de discours. C'est par opposition à ce caractère là que le monde qui ne le possède pas est intérieur. C'est le monde vide d'objets et vide de discours. Notre système de perception et de cognition loge le monde des objets à l'extérieur. Le discours est toujours destiné à un interlocuteur lui aussi extérieur. Est donc intérieur le monde sur lequel le système de perception et de cognition n'a pas prise.

Si le système de perception et de cognition n'a pas de prise sur le monde intérieur, comment allons-nous faire pour l'explorer ? Bonne question ! En effet, le monde intérieur n'offre pas de prise aux sens et il ne pourra jamais être un

objet de perception. Il n'est pas morcelable en fragments susceptibles d'être saisis séparément dans une perception, décrits et comparés à d'autres fragments arbitrairement isolés. En un mot, le processus de cognition ne peut s'y dérouler de la même façon que dans le monde extérieur.

Parler du monde intérieur, c'est fragmenter une immense plaque de marbre en petits cailloux et, en les comparant les uns aux autres, expliquer scientifiquement ce qu'est une plaque. On sera toujours inmanquablement à côté. A côté de la plaque. Mais on sera en plein dans le monde extérieur, car on aura réduit, morcelé et emprisonné dans des mots les minuscules fragments d'un tout. D'un tout qui sera resté quand même intact et hors de portée.

Aussi, notre exploration ne se fera pas par le truchement des cinq sens. Nous ne verrons rien. Nous n'entendrons rien, nous ne sentirons rien. Ce sera là notre critère le plus sûr : dès lors que nous verrons des apparitions et que nous entendrons des voix, nous saurons que nos sens nous jouent des tours. Les hallucinations n'appartiennent pas au monde intérieur mais au monde créé par les sens. Contempler une image mentale, réciter mentalement des prières ou des mantras, vouer toutes ses pensées à Dieu n'est pas un travail intérieur. Tout cela repose sur les sens et sur le discours. ça ne peut pas être plus extérieur. Le travail intérieur commence là où s'arrête le discours. Le monde intérieur commence là où s'arrête le monde des sens. Mais le tout, aussi bien ce qui est intérieur que ce qui est extérieur ne se passe nulle part ailleurs que dans la conscience.

Il n'y a pas de monde indépendant de la connaissance. Les mondes sont créés par les différents systèmes de perception et de cognition. Nous en avons suffisamment parlé dans

notre si beau livre sur la Biosophie. C'est la conscience, notre Terra Incognita : c'est en explorant notre conscience que nous deviendrons ces aventuriers au sens noble du terme. Ceux qu'on appelle des explorateurs.

En avant donc pour l'aventure ! Place aux explorateurs du monde intérieur.

CHAPITRE I

LE CENTRE

Comment s'y prendre ? Par où commencer ? Nous voulons explorer le monde intérieur. Commençons donc par cesser de braquer notre regard vers l'extérieur. Orientons le regard vers l'intérieur. Qu'y trouvons-nous ? Moi. Nous y trouvons le moi. Mais c'est encore un moi entièrement dépendant du monde extérieur. Il n'existe qu'en s'opposant au non-moi.

Notre premier travail sera de le libérer. De lui donner une existence indépendante de l'opposition qui était jusqu'à présent la raison même de son affirmation. De l'épurer, de le simplifier et de le réduire à un point. Un simple point mais qui est en fait le centre même de tout l'univers.

L'univers n'a pas d'existence en soi. Il existe parce qu'il y a une conscience pour le concevoir. Il n'a pas de limites mais il a un centre. Où pourrait-il être, ce centre de l'univers, sinon dans la conscience qui le crée ?

Quand je dis « moi », même mentalement, je mobilise mon appareil phonateur, j'entends, réellement ou mentalement, le mot. Autrement dit, je mobilise les sens et le discours, je crée un objet extérieur. Or, ce n'est pas ça que nous voulons. Si le « moi » logé dans la bouche, les oreilles et le cerveau nous projette vers l'extérieur, logeons-le ailleurs. Il

n'en sera pas moins « moi » et peut-être sera-t-il plus facile de l'exclure du monde extérieur.

Logeons le « moi » dans le Tantien. Ce sera l'objet de notre première recherche. S'identifier au Tantien, se sentir « moi », être conscient de soi dans le Tantien. J'appellerai cette recherche « se centrer ». En nous centrant, nous sommes toujours en train de créer un objet extérieur, mais il est déjà un peu différent des autres. Il est inhabituel, il est produit autrement. C'est un centre de convergence et de divergence. Ce n'est plus un objet opposable aux autres.

Essayons de saisir la différence. Quand je sens simplement mon Tantien, je crée un objet extérieur. Mais quand je m'identifie à mon Tantien, quand le « moi », quand le « je suis » est le fait d'une conscience logée dans le Tantien, alors je me trouve sur le chemin qui mène vers le monde intérieur. Je tourne le dos au monde des objets.

Nous voici face au monde intérieur. Il est là devant nous, dans toute sa splendeur immuable. Pourtant nous n'en savons encore rien. Il nous est encore caché par un fatras de perceptions, d'images et de discours appartenant au monde extérieur. C'est à nous de nous débarrasser de ces obstacles qui nous empêchent de le voir et d'avancer vers lui. Tourner le dos au monde des objets ne suffit pas pour le faire disparaître. Ne pas participer à l'agitation, ne pas revendiquer, ne pas disputer la possession, ce n'est pas encore être absent du monde extérieur.

Il y a encore deux choses qui nous y maintiennent fermement. L'une c'est notre propre corps que nous percevons comme extérieur, comme quelque chose qui nous appartient intimement mais dont nous avons une connaissance due aux mêmes perceptions que celles qui

nous font connaître le monde des objets. L'autre est faite de souvenirs de ce monde. Ces souvenirs se présentent sous forme d'images qui défilent devant notre écran mental, ou sous forme de discours incessants plus ou moins cohérents que nous nous tenons mentalement à nous-mêmes.

L'Homo Externalis tient bon. Il ne veut pas lâcher prise. Et il a raison. Son rôle est de défendre la vie. Lâcher prise, c'est exposer la vie aux dangers qui la menacent de toute part. A chaque instant, tout l'univers concourt à la destruction de la vie. Le plus petit changement dans les conditions atmosphériques par exemple, une centaine de degrés Celsius (qu'est-ce que c'est 100 degrés C. comparé à la température du soleil ?) et c'en est fait de toute vie sur terre. Si la vie s'y maintient quand même, c'est au prix d'une vigilance infaillible et d'une volonté farouche et infatigable. L'Homo Externalis a le rôle le plus important qui soit. Il est le défenseur de la vie dans la guerre qu'elle mène contre le cosmos tout entier.

Aussi, la première condition nécessaire à la recherche que nous entreprenons est la paix. Pour faire lâcher prise à l'Homo Externalis, il faut qu'il se sente en sécurité, il faut qu'il abandonne son rôle de sentinelle et qu'il accepte la paix.

Je regarde ma main, mon porte-plume et le papier sur lequel j'écris. Pour mon système de perception il n'y a aucune différence entre mon corps et n'importe quel objet extérieur. Je les vois de la même façon, je les situe dans le même espace. Pour mon système de perception je ne suis pas mon corps. Cette erreur, cette illusion est biologiquement justifiée. La menace de destruction vient de l'extérieur. Elle vise le corps dans lequel se déroule la vie. Pour le défendre, il faut que je le situe par rapport à

l'agresseur, il faut que je le loge dans son espace. Il faut que je le place à l'extérieur. Je m'en sépare et je crée l'illusion d'un moi autre que mon corps.

Ce corps appartient au monde des objets, il est le grand obstacle qui nous barre le chemin du monde intérieur. Il est un obstacle infranchissable parce que nous en sommes séparés. Parce qu'il n'est pas « moi » mais « mien ». Notre travail le plus important sera de le réintégrer. De nous y identifier. De retrouver notre identité fondamentale. De redevenir UN.

Comment faire ?

Se centrer. Tout d'abord accepter l'idée que la perception extérieure du corps n'est pas la seule possible. Qu'on peut percevoir le corps autrement. Pour ne plus le voir comme un objet il faut se placer à la manière d'un observateur intérieur. Où se situe le poste d'observation le plus favorable ? Mais au centre, bien entendu. Dans le Tantien.

Redevenons un Moi centré. Soyons ce centre. Sentons-nous « moi » en ce point précis. Mon existence émane de là. « Je suis » à partir de là. « Le monde est » à partir de là. C'est le Centre. Ce n'est pas mon centre. Ce n'est pas le centre du monde. C'est le Centre. Tout émane de là.

A cette époque là, je ne connaissais pas encore le mot Tantien. Mon Maître utilisait le mot centre. Et il l'utilisait souvent ! J'étais venu lui dire adieu. Je partais le lendemain pour une mission dont je n'avais que peu de chances de revenir. Le Parti, c'est à dire nos camarades aînés, nous sacrifiait délibérément dans une tentative qui n'avait aucune chance de réussir. Il fallait essayer quand même. Perdre deux jeunes « Agit.-Prop. », ce n'était pas beaucoup. Ils avaient décidé d'accepter d'en subir la perte.

Micha, mon compagnon, y est resté. Je suis revenu tout seul.

Mon Maître savait tout de mes activités, sans que je lui en aie jamais soufflé un mot. « Tu pars donc demain. Tu reviendras si tu m'écoutes. Lorsque tu seras dans des situations difficiles, cherche ton centre. Rentre dans ton centre et ne t'occupe pas du reste. Si tu es dans ton centre, si tu y es vraiment, rien ne pourra t'arriver. Ce que tu appelles le hasard te protégera. Tu es encore très jeune. Tu es sceptique, tu as besoin de preuves. Bien, je vais te donner une preuve ».

Il m'a fait prendre ma posture et me concentrer sur mon centre. Il m'a longuement fixé dans les yeux pendant que je me sentais centré de plus en plus. J'ai finalement atteint l'état parfait qui correspond à l'identification au centre.

Tout en continuant à me fixer et à me maintenir dans l'état où j'étais, il a reculé de deux pas et a pris un verre à demi plein d'eau, qu'il avait toujours à portée de la main et dont il buvait une minuscule gorgée de temps en temps. Il m'a lancé le contenu de son verre à la figure. J'ai vu le jet d'eau arriver sur moi puis, à mi-chemin, dévier vers la gauche et aller arroser le sol sans qu'une seule goutte ne tombe sur mon visage. A l'instant même où il lançait le jet d'eau vers ma figure, la porte et la fenêtre se sont ouvertes avec fracas en créant un appel d'air d'une force inouïe, qui a fait dévier le jet de sa trajectoire. J'étais centré. Un hasard incroyable m'avait protégé.

Nous sommes des occidentaux. En chacun de nous se dissimule un sceptique au visage pâle. Je ne suis plus très jeune. Je suis resté sceptique. Seulement, mon scepticisme a changé de bord. Aujourd'hui c'est le mot hasard qui me

rend sceptique. Au même titre d'ailleurs que les mots nécessité, principe universel, loi physique, démonstration mathématique, preuve scientifique. J'ai vu la volonté à l'œuvre. Je ne peux plus croire à autre chose.

Ah oui, vous voudriez savoir si je m'en suis sorti grâce à ma présence dans le centre ? Je me suis trouvé en effet dans la situation la plus difficile. A genoux, les mains derrière le dos, j'ai regardé comment on a égorgé d'abord un catholique. En ce temps-là être orthodoxe en pays catholique, ou vice-versa, était une raison suffisante pour être égorgé. Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. J'ai regardé ensuite comment on a égorgé Micha, mon camarade. Je m'efforçais de pénétrer dans mon centre. Je n'y arrivais que très imparfaitement, pourtant j'étais calme et j'avais confiance.

Le sceptique au visage pâle pourra interpréter mon attitude par le fait que j'étais le seul à détenir le renseignement qu'ils voulaient obtenir. Que donc, aussi longtemps que je serais capable de me taire, j'aurais la vie sauve. Que me faire assister à l'exécution des autres était destiné à me faire peur au même titre que d'aiguiser pendant un temps interminable le couteau qui m'était destiné. J'étais tranquille et confiant parce que je savais au fond de moi-même que je n'étais pas en danger. Le sceptique au visage pâle a peut-être un peu raison aussi. Mais comment explique-t-il le fait que la nuit même l'un d'entre eux soit venu me faire m'évader, par reconnaissance pour mon père qui lui avait rendu service ?

Bien sûr, être centré ne suffit pas. Il y a 10.000 facteurs et influences qui concourent dans la production d'un événement. Mais être centré suffit à faire converger les facteurs et les influences dans le bon sens.

Se centrer est un état d'esprit. C'est une attitude mentale bien avant que le corps ne s'y ajuste, ne trouve la sienne. Il y a des hommes dont le corps est correctement organisé autour de leur Tiantien. On le voit à leurs mouvements et à leur posture. Ils ne sont pas nécessairement centrés pour ça. Leur orientation reste axée vers l'extérieur et la bonne attitude corporelle ne fait que leur donner une aisance inconnue de ceux dont le corps est décentré.

Se centrer, c'est abandonner l'image de son corps extérieur. C'est devenir un point à partir duquel se forme le corps de l'intérieur. C'est un corps dont on ne peut avoir aucune image, ni même aucune perception. On ne peut qu'en avoir la conscience.

Cette conscience c'est Moi, mais pas sous la forme verbale. Le Moi formulé verbalement se trouve dans la tête. Il est à l'extérieur. Le Moi conscient logé dans le Tiantien est une conscience d'être. Qui n'est pas due à une perception non plus. C'est seulement et uniquement un état de conscience.

C'est cette recherche qui sera notre occupation principale pendant longtemps. Mais entendons-nous bien : il ne s'agit pas du tout d'abandonner son corps. Encore moins de le traiter avec mépris. Il est l'obstacle à l'accès au monde intérieur. Mais il n'est un obstacle que sous sa forme extérieure, que sous sa forme d'objet appartenant au monde des objets. Au contraire, le corps-conscience est la première étape de notre voyage vers l'intérieur. Comment pourrait-on la sauter ? Ignorer le corps est tout aussi stupide que de le maltraiter. Dans les deux cas, il se dressera comme un obstacle infranchissable à notre exploration.

Non. Il s'agit de remplacer le corps-image, le corps-plaisir ou douleur ou simplement sensation par le corps-

conscience. Tout aussi physique ou tout aussi mental que l'autre. Comme on voudra. C'est un corps que nous travaillerons, que nous améliorerons de mille manières, y compris en le musclant, mais que nous aborderons toujours de l'intérieur. Toute la différence est là.

Nous avons dit que la condition première de notre recherche était la paix. En effet, l'Homo Externalis est un guerrier. La guerre est son métier, c'est sa vie. La paix, il n'y croit pas. Nous aurons beau lui donner toutes les garanties que nous voudrions, il sera encore et toujours là à nous ramener vers le monde extérieur. Il faut en prendre son parti et accepter que, pendant longtemps encore, toutes nos tentatives ne soient couronnées que de succès partiels. Nous n'en persévérons pas moins pour autant, car nous savons que ce qui nous arrive est normal.

L'Homo Externalis fait son devoir et il le fait bien. S'il ne croit pas à la paix, c'est que nous sommes encore loin de l'avoir atteinte. Il nous faut régler notre vie. Résoudre le problème de notre existence. Mais pas les petits problèmes innombrables qui réapparaissent dès qu'on croit les avoir résolus. Le Problème. Nous devons pouvoir dire : « L'existence n'est pas un problème pour moi ». Et cela comprend aussi bien l'existence matérielle que les relations avec les autres ou les problèmes de santé.

C'est seulement alors qu'on peut avoir quelque espoir d'arriver à tromper l'Homo Externalis et de lui faire croire à la paix. De le convaincre qu'il peut, en toute quiétude, nous laisser quitter le monde extérieur pour nous lancer dans les aventures du monde intérieur.

Pourtant ne vous faites aucune illusion. Il ne prendra jamais notre recherche au sérieux. Il nous laissera faire,

*avec patience parfois peut-être, mais toujours avec
condescendance. « Laissons-le faire un peu. Mais !
Heureusement que moi je suis là ! ».*

CHAPITRE II

LE VIDE MENTAL

Toute notre existence se déroule dans le passé. Même la perception la plus immédiate est déjà du passé, le temps qu'elle arrive au cerveau. Le temps d'être interprétée, elle est déjà un souvenir. Notre existence se passe dans la mémoire. Le monde est un souvenir. Je suis mon propre souvenir. Le présent n'existe pas. Ce n'est qu'une ligne fictive tracée par l'esprit et qui sert à classer dans le temps les souvenirs en fonction de leur proximité de ce repère idéal. C'est ainsi que nous faisons la différence entre une perception et un souvenir qui sont en fait tous les deux de la mémoire.

Oui. Le monde perçu, c'est-à-dire le monde que nous considérons comme extérieur n'est, en fait, qu'un monde de souvenirs ! Il existe dans notre mémoire et nous en prenons conscience en étudiant nos souvenirs.

– Oui, oui, c'est bien beau tout ça ! Mais pour qu'il y ait des perceptions, il faut bien qu'il y ait quelque chose qui les provoque. Si nous ne prenons conscience du monde qu'à retardement et dans notre mémoire, ce n'est pas pour ça que le monde n'existe pas en dehors et indépendamment de la connaissance que nous en avons. En deux mots : si les choses déclenchent des perceptions, c'est qu'elles existent.

– Vous avez déjà terminé ? Bien. Je m'en sors à bon compte. Je vous avais bien dit que l'Homo Externalis se défendait farouchement. Il n'a pas été trop méchant cette fois-ci. Vous venez de faire un raisonnement. Sa conclusion est que le monde objectif existe en dehors de la connaissance qu'on en a. Vous êtes satisfait de votre conclusion. Moi aussi. Mais pas pour la même raison. Pour moi, vous venez de prouver que le monde existe en tant que conclusion d'un raisonnement. Qu'il en est le produit. Il existe parce que vous raisonnez d'une certaine façon. Il existe parce que vous raisonnez, autrement dit il existe dans votre conscience. Dans votre mémoire. Vous venez de prouver ce que j'ai dit au début : le monde est un souvenir.

Mais peut-on raisonner autrement et aboutir à d'autres conclusions ? Ou plus simplement, peut-on ne pas raisonner du tout ? Nous avons déjà raisonné autrement dans mes si beaux livres précédents. Essayons maintenant de ne pas raisonner du tout.

L'Homo Externalis veut nous imposer à tout prix son monde à lui. Il a ses raisons que nous acceptons comme valables et nous consentons à jouer son jeu. Seulement voilà : nous voudrions aussi prendre un peu de vacances. Nous voudrions partir un peu ailleurs. Jouer aux aventuriers. Explorer une Terra Incognita. Quand je dis jouer c'est ma façon de parler. Nous voudrions faire quand même plus que les boys-scouts qui explorent la Forêt de Soignes le dimanche.

Il nous faut pour ça prendre congé. Nous devons prendre congé du monde extérieur. Nous savons maintenant qu'en fait c'est dans notre conscience qu'il se trouve. C'est de là aussi que nous devons le déloger. Nous savons également qu'il s'y trouve sous forme de souvenirs tous récents comme

dans les perceptions ou plus anciens comme dans les images mentales ou purement abstraits comme dans les mots. Quelle que soit la forme sous laquelle il s'impose, nous voudrions en prendre congé.

Quitter le monde des objets, c'est faire le vide mental. J'en ai déjà parlé dans mon si beau premier livre : « La Voie du Tai ji quan ». Je reproduis donc in extenso tout le chapitre qui le concerne car je ne me sens pas capable de faire mieux.

« Il faut faire le vide mental pour pratiquer le Tai ji quan. » Très bien. Mais qu'est-ce que cela veut dire ? Comment peut-on expliquer à quelqu'un ce qu'est le vide mental ?

Dans un monde en perpétuel mouvement, on peut quand même avoir une idée de l'immobilité totale. De même, dans un esprit en perpétuelle agitation, peut naître l'idée du calme parfait. Mais comment y parvenir ? Il suffit d'essayer pour comprendre qu'il est impossible d'arrêter le travail de l'esprit sur commande. Pas une seconde. Pas une fraction de seconde. Essayez si vous ne l'avez pas déjà fait.

Comme vous, je croyais que c'était la chose la plus facile au monde, quand mon Maître de cette époque bien lointaine m'expliquait le problème pour la première fois. Dans sa terminologie, l'esprit agité, les pensées parasites ou celles qui le semblent moins, les préoccupations, les images mentales qui défilent sur l'écran de l'esprit, tout cela il l'appelait « le singe fou ».

Calmer le singe fou, c'était ne plus avoir de pensées, ni d'images mentales ni de préoccupation aucune, tout en conservant sa conscience en éveil. Je me suis vite aperçu que le singe était vraiment fou et que, pour le calmer, il ne suffisait pas de lui dire « chut ». Et plus je prenais

conscience de la folie du singe, plus je me rendais compte qu'il était indomptable. Je suivais un Maître. Je lui faisais donc confiance et j'ai longtemps essayé. J'ai fini par conclure que calmer vraiment le singe fou était une entreprise impossible, que c'était encore une de ces chinoiseries sans intérêt et « je laisse tomber, bof... »

C'est là justement, entre le « bof » et la reprise du travail mental habituel, que j'ai connu ma première petite seconde de vide mental. J'ai compris ce que c'était. J'ai vu que c'était possible. Mais j'ai dû attendre longtemps ma deuxième seconde ! Je l'attendrais peut-être encore aujourd'hui si mon Maître ne m'avait pas donné la clé, après avoir vainement attendu que je la trouve moi-même. Mais, comme il ne suffit pas d'avoir un livre de recettes pour être un grand cuisinier, la clé ne suffit pas pour dompter le singe fou. C'est un long travail de patiente recherche et de sensibilisation qu'il faut faire pour y arriver.

Combien de temps cela dure-t-il et quelle en est l'utilité ? Qu'est-ce que cela coûte ? Est-ce rentable ? Ce sont les questions habituelles en Occident.

Cela fait partie d'une recherche. Cela dure autant que la recherche, c'est-à-dire toute la vie. L'utilité est celle de la recherche même. Si on est poussé par un besoin d'aller de plus en plus loin sur une voie, on ne mesure pas le temps, on ne ménage pas ses efforts, on ne se pose pas la question de l'utilité.

Voici donc la clé.

Mettons-nous dans une posture de relaxation. Cherchons une détente de tous nos muscles aussi complète que possible. Prenons conscience du singe fou. Que se passe-t-il

en réalité ? Nous sommes en train de parler mentalement. C'est un monologue continu. Parfois, il a un sens et nous raisonnons ou nous menons une discussion avec un interlocuteur imaginaire. Le plus souvent, nous débitons des sornettes. Les mots s'enchaînent les uns aux autres et le tout n'a aucun sens. Mais dans les deux cas, nous sommes en train de faire travailler imperceptiblement tout l'appareil phonateur. La langue, les lèvres, le fond de la gorge, tout fonctionne comme si nous parlions vraiment. Ce sont des micro-mouvements qu'on ne peut détecter que dans un état de bonne relaxation. Le travail consiste à se concentrer sur l'appareil phonateur et à relaxer les muscles dont il est composé. C'est là la clé.

La langue est collée au palais, les mâchoires sont entr'ouvertes, les lèvres se touchent seulement. Le travail se fait au rythme de la respiration. On parle en expirant. On ne parle pas à l'inspiration. Donc l'inspiration sera utilisée pour la prise de conscience qui part du fond de la gorge et monte comme une vague jusqu'aux lèvres. A l'expiration, on détend les muscles de l'appareil phonateur. On cherche à percevoir leur relâchement qui se traduit par la pesanteur. On veille attentivement à ce que les micro-mouvements ne se fassent pas. Et on échoue. On recommence. Un jour, ça marchera un peu. Plus tard peut-être un peu mieux, et quand ça marchera tout à fait bien, ce ne sera encore que la clé, car il restera toujours dans l'esprit une préoccupation. Celle d'y arriver, justement. Le vide mental, ce n'est pas encore ça, mais le singe fou s'est déjà beaucoup calmé.

Il s'agit maintenant de libérer l'esprit de tout objet d'attention, plus encore, de tout objet de conscience. Ce n'est pas possible ? Oui, c'est possible. On peut très bien regarder les yeux grand ouverts dans l'obscurité totale. On

ne voit rien et pourtant on regarde. On peut écouter dans le silence complet sans rien entendre (avec des casques d'écoute par exemple).

Donc, abandonnons nos tentatives et regardons dans le noir, écoutons dans le silence de l'esprit. Nous allons voir l'absence d'images mentales. Nous allons voir leur absence justement parce qu'il y en aura encore une fugitive de temps en temps.

Nous allons entendre le silence et, de temps en temps, des mots. Il y aura, cependant, une différence essentielle. Ces mots-là, nous les entendrons comme s'ils venaient d'ailleurs. Ce n'est pas nous qui les prononcerons mentalement. Il n'y aura pas de micro-mouvements de notre appareil phonateur. Ces mots-là, il ne faut pas s'en occuper. Au contraire, il faut rester à l'écoute, il faut en attendre l'apparition, sans toutefois la provoquer.

C'est dans cet état d'attente sans objet, de conscience ouverte et disponible que réside le secret de l'approche juste du vide mental. Le vide total se fera par moments, lorsqu'on relâchera la vigilance et avant que n'apparaissent les mots et les images.

Et puis, un jour, on aura la surprise. Le vide mental se fera tout seul. Par moments, le singe fou s'endormira spontanément et c'est quand il se réveillera qu'on saura qu'on avait atteint le vide mental. Puis, plus tard, il s'endormira quand nous le voulons et c'est quand il bougera un peu pendant son sommeil que nous saurons que nous nous trouvons dans l'état de vide mental. Car n'oubliez pas que dès que le « ça y est, j'y suis » traverse votre esprit, vous n'y êtes plus du tout.

Mais si ça y était, si nous y étions ? Alors quoi ? Alors, rien. Que peut-on dire du vide ? Que peut-on dire de rien ? C'est cependant là le palier devant la porte d'entrée qui mène à la grande ouverture sur la Connaissance. Arriver jusque là, c'est être déjà dans la salle d'attente. On franchira peut-être un jour la porte. Ou peut-être pas.

Mais pendant les nombreuses années qui auront précédé notre admission dans la salle d'attente, nous n'aurons pas fait que cela.

Les milliers d'heures que nous aurons consacrées à la recherche n'auront pas été utilisées uniquement à calmer le singe fou. Nous aurons pratiqué une discipline sous la direction d'un Maître sans qui rien n'est possible. Même si on arrive à maîtriser une technique tout seul.

Nous aurons reçu l'enseignement d'un art dont nous aurons pénétré l'esprit et acquis la technique. Nous aurons réglé les problèmes matériels et sociaux de notre existence. Peu importe d'ailleurs de quelle façon. En devenant riche ou au contraire en renonçant à tout. En atteignant le sommet de la hiérarchie sociale ou, au contraire, en s'effaçant complètement. Enfin, nous aurons surtout renoncé à y arriver jamais.

Mais peut-on y arriver autrement aussi ? J'ai déjà dit que la pratique assidue du Tai ji quan avait, entre autres vertus, celle de nous faire trouver le vide de l'esprit. A la longue. Comme elle corrige tous les défauts du corps, comme elle améliore l'état de la santé à un point tel qu'on peut la considérer comme une panacée.

Ce qu'on appelle improprement la méditation nous y amène aussi, à la longue, si elle est faite correctement. Et bien

d'autres pratiques également, qui convergent toutes vers le même sommet en empruntant des versants différents.

La technique que j'ai décrite n'est qu'une technique. C'est presque un truc. Rien d'autre. Si on l'utilise correctement, ça marche. C'est tout. C'est l'ensemble de la recherche qui importe. C'est l'engagement total de l'individu qui mène vers le sommet. Non pas un truc. Nous voici donc déjà sérieusement engagés. Nous avons du pain sur la planche. Pratiquez assidûment les exercices. Ne vous impatientez pas. On ne peut ni se centrer vraiment ni obtenir le vide mental total indépendamment des autres aboutissements. Tout arrive à la fois. Quand ça arrive.

CHAPITRE III

LA POSTURE

– *Quoi ? Nous allons encore parler du corps ? Mais bien sûr ! Le nœud du problème se trouve là. Nous avons déjà vu comment le corps était un obstacle à notre exploration. Nous allons voir maintenant comment il peut en être l'instrument.*

Pour l'Homo Externalis, le corps est un objet des sens, donc un objet. Il se trouve dans un monde peuplé d'autres objets. C'est un monde où est voulu un certain ordre. Cet ordre est imparfait car il favorise ou défavorise l'un ou l'autre des occupants du monde. Les êtres vivants corrigent les imperfections de l'ordre qui les concerne. C'est la lutte pour la vie. Le monde inanimé subit les corrections des imperfections de l'ordre. C'est le jeu des forces aveugles. C'est le devenir cosmique. C'est ça la vue globale du monde dans la version de l'Homo Externalis. Mais ce n'est qu'une version. Elle est utile, elle a fait ses preuves dans la défense et la propagation de la vie. Ce n'est pourtant pas la seule version possible.

Le cosmos se trouve dans notre conscience. La place que l'Homo Externalis nous y a réservée est celle d'une infime particule et encore, insignifiante. Il a l'air de nous dire : « Le cosmos, c'est pas tes oignons ! Dans l'univers, toi, t'es aussi nul qu'une goutte d'eau dans l'océan. Alors, occupe-toi de ce qui te concerne. » Et ce qui nous concerne, dans

son optique, se réduit à nos petits problèmes de la vie quotidienne.

Pourtant, si le cosmos est dans notre conscience, il ne tient qu'à nous de refuser la place que veut nous y imposer l'Homo Externalis. Pourquoi en serions-nous une infime particule insignifiante ? Dans notre conscience nous sommes chez nous. Nous avons le choix. Installons-nous donc à la meilleure place. Au centre. Au centre de l'Univers. Pourquoi pas ? Allons-y !

Aie, aie, aie ! Il y a quelque chose qui ne va pas. Nous avons pourtant bien compris et nous sommes bien décidés à occuper la place qui nous revient de droit. Pourtant il y a quelque chose qui nous gêne. C'est ce corps. C'est ce foutu corps. Comment voulez-vous vous sentir le centre de l'univers dans un corps tendu, tordu, maladroit, mal équilibré, fatigué, douloureux, malade ? Penser : « Je suis le centre de l'Univers » dans un corps pareil apparaît immédiatement comme un mensonge. Souvent comme une blague.

Simplement penser ne suffit pas. Ni désirer, ni imaginer. Il faut assumer. On n'assume pas avec la seule pensée. C'est tout l'être qu'on investit pour assumer. Et l'être signifie le grand Tout, plein, indivisible, intégral de soi. Quand j'insiste sur l'intégrité de l'être, on ne comprend pas de quoi je parle. On est depuis l'enfance, prisonnier d'un Moi qui est fait d'un corps où se côtoient sans se confondre des parties nobles, des parties ordinaires et, entendez-moi bien ! des parties honteuses. Sic, sic, sic ! Vous avez bien entendu : honteuses !

Ce Moi-prison est fait aussi d'un mental où se côtoient sans se confondre des pensées à haute élévation spirituelle (sic

puissance 20), du bla-bla-bla, des conneries, les sentiments les plus divers, le tout surplombant un gouffre mystérieux aux relents de la psychanalyse qu'on nomme le subconscient. C'est un assemblage disgracieux de pièces hétéroclites, scotchées les unes aux autres n'importe comment. Ca n'a pas de centre. Ca ne peut pas avoir un centre. Ca, c'est l'Homo Rafistolatus.

Une sphère a un centre. Écrasez-la, trouez-la, tordez-la de mille manières, ce que vous avez obtenu n'a plus de centre. Ca ne peut pas avoir un centre.

L'être, c'est le grand Tout. Son essence c'est l'existence. L'être est. Mais l'être n'est rien. Il n'est ni grand ni petit, ni beau ni laid, ni bon ni méchant, ni jeune ni vieux, ni riche ni pauvre. Il est plein mais il est vide de toute qualité, de tout accident, de toute différence. Il est plein, continu, uniforme, non différencié. Il est parfaitement et indéfiniment égal à lui-même. Il est absolument homogène. En un mot : il n'est rien. Il est. C'est tout. Il est une conscience de quelque chose d'innommable. C'est quelque chose de définitivement innommable mais, si ça pouvait être formulé sans être détruit par la formulation même, ça ressemblerait à : « je suis ». C'est ça l'être. La vie est le seul et l'unique événement qui s'y produit. Cet être-là a un centre. C'est celui de tout l'univers. Il suffit d'en prendre conscience.

Cette prise de conscience ne peut pas se produire dans un Moi fait de bric et de broc entre-sotchés. Cet Homo Rafistolatus, ce Moi bricolé qui tient tant bien que mal, ne peut engendrer que des désirs à son image, que des idées portant son empreinte. Que peut-il imaginer ? Que peut-il désirer ? Que peut-il réaliser ? Nous sommes tous les témoins consternés de ce qu'il réalise.

Avec une patience infatigable, avec une foi sereine que nous inspire l'exemple du Maître, préparons un creuset. Nous allons y épurer notre Moi, nous allons l'y unifier, le refondre pour en refaire un être intégral. Sans scotch. Et sans parties honteuses. Ce creuset, c'est la posture.

Il est temps de définir un peu plus clairement le mot posture. C'est évidemment d'abord une attitude particulière du corps. Mais dans notre acception et dans le contexte de notre recherche, les particularités de cette attitude sont bien déterminées.

D'abord, la posture ne doit demander aucun effort. La posture qui tient grâce à la force musculaire n'est pas correcte. Elle doit tenir grâce à la juste répartition du poids du corps autrement dit elle doit tenir grâce à l'équilibre. Pour que la répartition se fasse correctement, la posture doit être symétrique. Cette symétrie n'est pas nécessairement celle de la géométrie. Elle est surtout le fait d'une perception intérieure. Travailler sa posture devant une glace est une grave erreur. Le miroir est l'instrument de l'Homo Externalis. Ce n'est pas le nôtre. Toute la recherche posturale se fait de l'intérieur. Il nous faut affiner un sens nouveau qui ne fait pas partie des perceptions habituelles.

Si j'emploie le mot perception intérieure, il faut comprendre que cette perception est due à une détection d'une nature différente. Nous aurons encore souvent l'occasion d'en parler. Lorsque cette perception fonctionne, la posture se corrige d'elle-même, sans que nous le sachions. Les pratiquants avancés du Tai ji quan connaissent bien ce phénomène.

La posture doit permettre un relâchement maximal de tous les muscles qui ne participent pas à son maintien. L'effort de ceux qui y participent doit être réduit au strict minimum. La posture doit assurer un bon fonctionnement de tous les organes. C'est la respiration qui doit retenir tout particulièrement notre attention. Elle a déjà un rôle important dans l'élaboration même de la posture car c'est elle qui redresse le corps. Elle sera ensuite l'instrument d'une recherche particulière à laquelle nous consacrerons le chapitre suivant.

La posture est juste lorsque le corps est traversé sans entraves par une circulation fluide de l'énergie, du sang et des liquides corporels. On verra aussi que l'attitude mentale correcte va de pair avec la posture juste. En effet, il est illusoire de rechercher une quelconque harmonie intérieure ou une soi-disant élévation spirituelle sans tenir compte de l'attitude corporelle.

S'occuper de son élévation spirituelle c'est jouer au piano un seul son. Un seul son ne crée pas l'harmonie. Même s'il est beau, même s'il est pur, ce n'est qu'un son. Il n'y a pas d'harmonie. Il n'y a pas d'harmonie non plus lorsqu'on joue plusieurs sons consonants sur un piano désaccordé.

L'harmonie intérieure se réalise lorsqu'on a accordé le délicat instrument qu'est le corps humain. Quand on a épanoui toutes les facultés humaines. Quand on a fait vibrer simultanément et en consonance les cordes de l'instrument humain que sont l'intellect, les muscles, le psychisme, le souffle. Quand on en tire des sons qui portent le nom de : amour, tendresse, puissance, volonté, force, santé.

Alors, on n'a pas besoin de chercher. L'harmonie se crée toute seule. Ne cherchons rien. Ne poursuivons aucun but.

Corrigeons notre posture. De l'intérieur. Tout le reste se fera. Tout seul. On ne réalise pas l'harmonie en jouant fort, ni en jouant beaucoup, ni en jouant vite. On ne réalise l'harmonie qu'en jouant juste. Commençons par une attitude corporelle juste. Corrigeons-la, perfectionnons-la. Ce travail n'est jamais achevé. Tout le reste suivra, sans que nous l'ayons recherché, sans que nous l'ayons voulu.

– Mais si nous n'avons pas un but précis, voulu et connu d'avance, comment saurions-nous si nous l'avons atteint ? Quel était le but des grands explorateurs ? C'était l'exploration même. Un explorateur est un aventurier. Il s'engage, il prend des risques sans savoir d'avance où il arrivera et ce qu'il trouvera. Nous sommes des explorateurs du monde intérieur. Partons à l'aventure. Prenons des risques. Y compris celui de n'arriver nulle part et de ne rien trouver du tout.

* * *

Il m'arrive de me citer moi-même. Je reproduis des passages de mes livres précédents. Pourquoi devrais-je citer quelqu'un d'autre pour dire ce que moi je veux dire ? Voici donc un passage extrait de mon si beau premier livre.

« Lorsque le corps se trouve dans une posture juste, une harmonie s'établit entre l'individu et son environnement. Il est en résonance avec tout ce qui l'entoure, il communique avec la nature par-delà la conscience. Sans le vouloir, sans le savoir, il se trouve en communion avec tout ce qui existe. Il lui suffirait d'ouvrir les yeux pour voir tout l'univers d'un coup d'oeil. Par fois le miracle arrive, les yeux s'ouvrent. Alors on sait. On a la connaissance. Mais c'est une chose exceptionnelle, comme tous les miracles. »

Nous avons vu ce qu'était, dans le contexte de notre recherche, une posture juste. Nous avons dit que la posture devait être élaborée de l'intérieur. C'est ça l'essentiel. Mais il y a aussi la forme. L'aspect purement formel de la posture est tout aussi important. Il est le fruit d'une recherche millénaire, faite par les grands Maîtres du passé. Le lotus du Yoga en est un des fleurons les plus précieux. C'est la posture par excellence de la recherche qui nous occupe. C'est la posture la plus difficile, la plus révélatrice et aussi la plus efficace. Une vie ne suffirait pas pour la réaliser parfaitement. Ce n'est évidemment pas la seule. Le Tai ji quan est tout particulièrement favorable à notre recherche et ses pratiquants sont de ce fait avantagés.

Mais n'importe quelle activité corporelle peut se transformer en instrument de l'exploration du monde intérieur. Ce qui opère cette transformation c'est l'intention, c'est l'état d'esprit, la concentration de l'attention, la justesse de l'attitude du corps, la justesse du geste et du mouvement. C'est l'attitude mentale qui y introduit un aspect rituel, qui la revêt d'une importance particulière.

Pour que quelque chose soit perçu par nos sens, il faut que certaines conditions soient réunies. C'est ainsi qu'il faut de la lumière pour voir ou le contact pour toucher. On dira que la chose a été l'objet d'une perception. C'est notre façon habituelle d'envisager le monde. Il est hors de nous et nous en prenons connaissance au moyen de nos sens.

Mais réfléchissons un peu. Ce n'est pas nous qui avons inventé le système de perception. Or il a manifestement été conçu et perfectionné afin de nous permettre de prendre connaissance du monde. Notre connaissance est très certainement voulue par une volonté qui n'est pas la nôtre.

A partir de là on peut se lancer dans toutes les suppositions qu'on voudra ou broder des mythes et des histoires à satiété. On sera toujours dans de l'invérifiable donc dans du pas sérieux.

La seule chose qu'on ne peut ignorer, c'est la finalité du système de perception, c'est l'intention qui a présidé à son élaboration. Si cette intention n'est pas la nôtre, c'est bien quelque chose d'autre que nous qui l'a voulue.

Il devient évident alors que le monde nous est montré sous l'aspect que nous révèlent les sens. Il n'y a plus qu'un tout petit pas à faire pour conclure que la volonté qui nous montre le monde veut en fait se montrer elle-même. Qu'elle se manifeste par notre connaissance, et dans notre connaissance. Nous arrivons à comprendre que le monde est une manifestation de la volonté de connaître. Connaître pourquoi ? Pour vivre. Pour protéger la vie. Et pour la propager. La vie. Tout court. C'est là la réponse à toutes les questions, la solution de toutes les énigmes métaphysiques.

Le monde se manifeste aux sens par petits morceaux, par fragments et sous certains aspects seulement. La connaissance qui en est issue est destinée à la vie pratique et quotidienne. Le monde peut aussi se manifester à la connaissance en dehors des sens morceleurs et isoleurs de certains aspects seulement. Mais, au même titre que pour la perception, certaines conditions doivent être réunies pour que la manifestation ait lieu.

Mais attention, pas de malentendus ! Le monde n'a pas de volonté propre pour se manifester. Cette volonté appartient à la vie. Et c'est la seule et unique volonté clairement décelable dans tout l'univers. On peut faire des suppositions au sujet de tout le reste. On peut tout

interpréter de mille manières. Une seule certitude demeure dans cette bouillabaisse des idéologies : la vie est voulue.

Et n'allons pas croire non plus qu'un Dieu tout-puissant aurait choisi le monde comme parure pour se manifester. Pourquoi se manifesterait-il, et à qui ? A nous ? Allons, allons, soyons sérieux !

Nous allons donc parler de la manifestation avec l'espoir qu'il n'y aura pas de malentendus.

Il n'y a pas de manifestation informelle. Ou plus exactement il faut nécessairement passer par une forme pour accéder à l'informel. Il faut assembler et réunir les parties pour accéder au tout. Une sphère n'a ni commencement ni fin, ni partie ni détail, ni envers ni endroit. Elle nous suggère bien l'idée d'un tout complet et achevé. Chaque partie de la sphère arbitrairement isolée donne les mêmes renseignements sur le tout. Brisez la sphère en plusieurs morceaux. Chacun aura des détails particuliers, sa forme, sa grandeur et sa place inchangeable dans le tout. Dans une sphère reconstituée, les morceaux disparaissent. Il n'y a de nouveau qu'un et unique tout.

Le tout de l'univers est brisé en petits morceaux par la perception. Toute connaissance qui est issue de la perception est la connaissance de ce que sont les petits morceaux, les uns par rapport aux autres, et de ce qui se passe entr'eux. Le tout lui échappe. Le tout n'est que la conclusion d'un raisonnement du genre : « puisqu'il y a des morceaux, c'est qu'il y a un tout ». Et ça part dans un bla-bla-bla, qui jamais ne peut aboutir qu'à un autre bla-bla-bla. Et c'est ainsi qu'on essaye d'atteindre le tout par les mots qui servent à discourir sur les propriétés et les rapports des petits morceaux.

La physique et la métaphysique se servent du même langage. L'une pour traiter l'aspect quantifiable du monde, l'autre pour essayer de le dépasser. Le principe, la méthode est la même. C'est l'argumentation. Ne nous laissons pas impressionner par les formules mathématiques. Ce n'est pas autre chose que de l'argumentation en langage chiffré. Ce n'en est pas moins du bla-bla-bla. Comme toute argumentation. Ce n'est que du trifouillage et du tripatouillage des petits morceaux.

Le rôle des sens est de morceler l'univers. Ce n'est donc pas à eux qu'il faut demander de faire l'inverse. Ils ne sont pas faits pour ça. Le langage est issu du monde morcelé par les sens. Lui non plus ne pourra jamais saisir autre chose que ce pour quoi il est fait : des petits morceaux.

J'ai dit que le monde pouvait se manifester à la connaissance en dehors des sens. Pour ça il y a une première condition : il faut les faire taire. Il faut arrêter le morcellement de l'univers par les sens et par le langage. Tout en conservant la conscience pleinement éveillé, bien entendu, sans quoi il n'y a pas de connaissance.

– Ce n'est pas possible !

Si ce n'était pas possible, je ne me donnerais pas tant de mal à rédiger un manuel pratique. J'écrirais un roman de science-fiction. Ce serait beaucoup plus simple et ça ferait mieux l'affaire. Par contre, je n'ai jamais dit que c'était facile ni que tout le monde y arrivait à coup sûr. La méthode « Quick and easy » à la portée de chacun et encore à temps perdu n'est pas la nôtre.

Nous avons déjà parlé du vide mental. Nous parlerons plus tard et longuement du vide des sens. Nous en sommes à la

posture. C'est la posture juste qui est la condition indispensable à la recherche du vide. Les morceaux qu'il faut réunir pour reconstituer le tout sont ceux de notre être même. La posture en est le réceptacle. C'est dans la posture que s'opère la fusion de ce qui était séparé. La posture est la forme où se réalise l'informel.

Je n'insisterai jamais assez sur son importance. Comment améliorer la posture? En travaillant le corps. La souplesse. La force, l'endurance. L'alimentation est un facteur essentiel. Fumer est tout simplement ridicule quand on fait la recherche qui est la nôtre : c'est ridiculement incompatible. Je ne parle même pas de l'alcool ou de la drogue. La santé est et reste la préoccupation principale de l'explorateur du monde intérieur. C'est d'ailleurs un signe sûr auquel on reconnaît un Marco-Polo du monde intérieur. Il a une santé éblouissante.

CHAPITRE IV

LE SOUFFLE

Qu'est-ce que la connaissance ?

– Oh là là ! Il ne va pas recommencer ? Nous avons déjà gobé 300 pages sur la connaissance dans le deuxième si beau livre. ça ne suffit pas ?

Ne vous inquiétez pas. Juste deux mots d'introduction.

Notre connaissance est fondée sur ce qu'on appelle en langage moderne le traitement des données. C'est un système. C'est une organisation. Et ça fonctionne. Ce système est capable de s'auto-contrôler, de s'auto-analyser et de s'auto-corriger. Il est capable de se prendre soi-même pour objet d'investigation et de traiter des données d'information qu'il se donne lui-même à son propre sujet. C'est ça le problème de la connaissance.

D'où une évidence : le problème de la connaissance n'existe que pour un système connaissant. La connaissance n'est connaissance que pour la connaissance.

Expliquons-nous. On peut vivre sans connaissance. Comme un arbre par exemple. Il vit bien, pourtant il n'a aucune connaissance.

–Oui, mais le phénomène de la vie végétale implique nécessairement une connaissance. Elle n'appartient pas à l'arbre, de toute évidence. Elle est pourtant impliquée dans le moindre processus de la vie.

Oui. Mais ce n'est un problème de connaissance que pour une connaissance. C'est parce que nous sommes capables de connaître que nous y voyons un problème de connaissance. Cette connaissance qui connaît la connaissance par la connaissance de la connaissance, la vie peut très bien s'en passer.

Elle s'en passe d'ailleurs et la connaissance dont elle se sert est d'une nature tout autre que la nôtre. La nôtre est constituée par l'accumulation de données provenant des tâtonnements de l'aveugle. La sienne c'est la connaissance de la vision directe. La vision directe se traduit par l'action directe. Et c'est là où je voulais en venir. Je vous invite à apprendre à agir directement. Je vous invite à apprendre à vous passer de ce que vous avez mis toute votre vie à apprendre. Peut-être pas à tout oublier. Je n'ose pas trop vous en demander. Mais à vous en passer ça, c'est possible! Dans notre recherche, c'est indispensable.

Nous abordons donc le domaine du souffle sans essayer de comprendre. Nous allons apprendre à nous en servir en acceptant de ne pas savoir ce que nous faisons. Ne faites pas appel à votre science pour expliquer ce que vous avez appris à faire. Le premier apprenti-médecin vous rira au nez lorsque vous lui direz que vous guidez votre souffle dans la colonne vertébrale après être passé par le plancher pelvien. Et il aura raison car le souffle que vous guidez n'est pas l'air. Et le physicien le plus médiocre vous prouvera facilement que la volonté n'a pas d'influence sur les courants électriques ou sur les champs magnétiques.

Par contre, je serais vraiment désolé de vous voir sombrer dans le crétinisme à cause de notre recherche. De vous voir recourir à des explications puisées dans les sciences occultes et louches qui s'occupent des mystères de mauvais

aloi. Ou, pire encore, dans les religions. C'est tellement plus beau de dire humblement : « je ne sais pas ». Et c'est tellement plus vrai !

– Soit. Mais alors, comment allons nous faire pour définir le souffle ?

Non, mais ! Vous le faites exprès ? Je viens de vous le dire. Nous ne le définirons pas. Vous faites une analyse chimique de l'air quand vous respirez ? Vous téléphonez des ordres à vos muscles pour faire de la respiration. Non. Vous agissez directement. Sans passer par la connaissance. Nous allons faire de même dans notre recherche. Nous allons nous passer de la connaissance. Mais pas de la conscience, et pas de la volonté.

C'est par là que nous allons commencer. Par l'intention. L'intention n'implique pas nécessairement la connaissance des moyens de sa réalisation. Pour me gratter derrière l'oreille mon intention suffit. La technique de sa réalisation ne concerne plus tellement ma volonté. Quelque chose dans mes muscles et dans mon corps sait comment s'y prendre. Nous aurons, je l'espère, la surprise de voir que notre corps connaît de nombreuses techniques insoupçonnées et qu'il sait comment s'y prendre pour réaliser bien des choses, pour peu que nous le souhaitions.

Pour ça il faut vouloir et il faut savoir ce qu'on veut. Savoir ce qu'on veut signifie ne vouloir qu'une et une seule chose à la fois. En vouloir plusieurs est la meilleure façon de n'en réaliser aucune.

Donc notre premier travail consistera à épurer notre volonté. Se concentrer sur un détail, réduire le champ de l'attention à ce détail précis en vidant la conscience de tout le reste. Vouloir, simplement. Sans efforts. Sans se

contraindre. Et laisser faire. Oh, surprise ! ça marche ! ça marche parce que le corps sait comment s'y prendre. Si ça ne marche pas, c'est que vous en faites trop. C'est que vous intervenez là où il n'y a pas de place pour votre intervention.

Nous allons donc travailler inlassablement les techniques du souffle. Nous allons apprendre à mobiliser et à guider le Chi. Ça prendra du temps. Peu importe, nous ne sommes pas pressés. Nous avons toute la vie devant nous.

J'ai déjà beaucoup parlé du Chi. Dans tous mes si beaux livres. J'ai donné de nombreux exemples de sa réalité d'abord, puis de ses manifestations. Parfois incroyables. Toujours inexplicables. Tout cela est étrange et curieux, mais ce n'est pas cet aspect-là du Chi qui nous concerne. Arriver à l'utiliser dans des performances ahurissantes est la preuve d'une grande maîtrise mais aussi d'une orientation diamétralement opposée à la nôtre.

– Une chose exclut-elle l'autre ?

Dans ma propre expérience, oui. Je ne connais pas l'expérience des autres. Quittons donc sans regrets l'arène du cirque. Toutes ces exhibitions ne sont que du cirque, en effet. Ça n'amuse qu'un temps. Il n'y a rien de plus pitoyable qu'un clown qui ne fait plus rire.

Notre recherche est moins spectaculaire. Elle est infiniment plus difficile. « Iron Palm in 100 days » est un livre où on enseigne comment casser des briques à main nue après trois mois d'entraînement. On peut donc déjà faire du cirque en trois mois. Jugez du sérieux ! Non, notre recherche est longue. La durée du voyage ne se mesure pas en mois. Ni en années. Dès le départ, ayez une certitude :

vous n'en ramènerez rien qui puisse servir à amuser le public d'un cirque.

Mon Maître revenait toujours sur la notion de centre. Je vais un peu faire comme lui. Je vais, à mon tour, vous embêter en insistant sur le centre. Mais ne croyez pas pour ça que je me prenne moi-même pour un Maître. Il faudrait pour ça que je me croie arrivé à son niveau. Il n'y a que moi qui sache combien j'en suis loin.

Donc le centre est l'objet de notre attention ininterrompue. C'est une perception permanente au sens ordinaire du terme. Nous sentons le Tantien. Mais c'est aussi le point d'appui physique dans toutes les techniques du souffle. Le physique est mental, et le mental est physique. Cette affirmation paradoxale devient une évidence concrète et palpable lorsqu'on est un peu avancé dans le travail du Chi. Donc, le fait que le Tantien n'ait pas d'existence physique ne nous gêne en rien pour le prendre comme point d'appui dans les techniques du souffle. Et ce point d'appui est indispensable. Sans lui toute la technique n'est que de l'agitation inefficace.

Il y a sur les barques une pièce qu'on appelle la dame de nage. C'est un dispositif qui sert d'appui aux rames. Quand on rame, l'action du rameur se transmet à la barque par la dame de nage. Sans ce point d'appui, les rames ne font qu'un va-et-vient inefficace. Le Tantien est la dame de nage de nos techniques du souffle. La force utilisée s'appuie là. La technique est alors correcte. Mais on peut tout aussi bien l'appuyer ailleurs, ou travailler sans point d'appui. On fera alors un travail qui ressemblera fort à notre technique. Il y aura pourtant une différence essentielle. Il n'aura que peu d'effet sur le Chi. Donc, le centre ! N'oublions pas.

* * *

S'il vous plaît ! Ne jouez pas au navigateur solitaire avant d'être sorti du port. On navigue en solitaire sur la mer ouverte, sur l'océan. Pour sortir du port, un pilote connaissant bien la voie de sortie est indispensable. Après, il sera un compagnon peut-être agréable. S'il devient un emmerdeur, balancez-le par-dessus bord, mais pas avant d'être en pleine mer.

Les techniques que nous étudions sont dangereuses. Le risque est d'autant plus grand qu'on aborde des pratiques avancées sans y être longuement préparé. Un guide est indispensable. D'abord parce que le meilleur livre et la description la plus détaillée ne peuvent vous faire découvrir la bonne façon de faire. On doit vous la montrer. On doit vous guider pas à pas, vous corriger des centaines de fois pour la même erreur. On doit vous dire aussi quand c'est bon. On doit vous le dire car au début vous n'y verrez aucune différence. Et c'est normal. Il vous faut quitter le port. Il vous faut quitter la terre ferme de vos habitudes, de votre éducation et de la vie pratique.

Nous quittons le théâtre où se joue la pièce qu'on nomme la vie sociale ou la vie tout court. On a donné le nom de vie à cette pièce parce qu'on ignorait ce qu'est la vie. Nous mettons le cap vers une direction opposée. N'ayez aucune crainte, l'opposé ce n'est pas la mort. La mort aussi fait partie de la pièce qui se joue au théâtre que nous quittons. Nous nous dirigeons vers des eaux où la vie n'est pas encore une pièce de théâtre. Nous allons vers sa source. Quand on est en plein océan, on ne peut pas la manquer. On est porté irrésistiblement par des courants convergents. Ils mènent tous vers la même destination. Il n'y a qu'à se laisser porter.

La difficulté c'est de sortir du port. Sans un pilote expérimenté, n'essayez même pas. Vous ne trouverez jamais la sortie tout seul. Mais ça, ce n'est pas grave. Vous ne ferez que perdre votre temps. Ce ne serait rien s'il n'y avait pas de risque d'accident. Et ce risque est tellement grand qu'on peut parler de certitude.

Tenez, prenez un exemple un peu poussé, mais qui résume tout le problème. Vous allez apprendre à commander à vos organes. Vous allez régler vous-même leur fonctionnement. Avec le Chi c'est tout à fait possible. Parfois, ça marche dès le premier essai. Vous allez essayer d'arrêter les battements de votre cœur. Et si ça marchait du premier coup ? Comment feriez-vous pour aller voir dans le livre ce qu'il faut faire ensuite ? C'est une erreur improbable. On la paye de sa vie. Mais avant le cas extrême il y a tous ceux qui sont eux, fort probables et qu'on paye fort cher, même si ce n'est pas toujours de sa vie.

On n'a pas toujours la chance d'être instruit par un Maître. Ce n'est pas indispensable. Ce qui l'est vraiment, c'est d'être guidé. Et guidé par quelqu'un qui apporte une connaissance provenant d'un maître. Directement ou par filiation. C'est comme ça, uniquement comme ça que se transmet le Xy. Et sans le Xy aucune recherche n'aboutit jamais.

J'ai reçu le Xy et je le transmets à mes élèves. Pourtant, je ne suis pas un Maître. Je ne le serai probablement jamais. J'ai fait un choix, à un moment où il m'a fallu choisir. J'étais un adolescent lorsque les hommes se sont mis à faire la guerre. Les hommes, c'est à dire les adultes. Je les ai vu tuer et mourir. Le Bien et le Mal s'affrontaient dans l'ultime combat. Vaincre le Mal et il n'y aura plus jamais de guerre. Faire triompher le Bien et ce sera un triomphe définitif.

Pour les millénaires à venir. Pour les générations futures. Petit détail : on nous avait dit que l'humanité future comptera les siècles à partir de la victoire du Bien sur le Mal. Comment ne pas y croire ? Comment marchander l'effort et le sacrifice ?

Je n'ai pas marchandé. J'ai engagé dans l'affaire tout ce que j'avais : ma vie. Ils m'ont roulé, les salauds!

– Quels salauds ?

Les adultes ! Ils m'ont volé ma jeunesse. Ils m'ont berné. Ils se sont payé ma gueule. Ils m'ont dépouillé. Ils m'ont réduit à rien. Ils m'ont écrabouillé comme une merde. Les adultes!

Grâce à mon Maître, j'ai refait surface. Je suis revenu à la vie. C'est alors que j'ai fait un choix. J'ai refusé le monde des adultes. J'ai refusé et je refuse toujours la vie des adultes. J'ai voulu revivre ma jeunesse. Ces années entre 15 et 25 ans dont je m'étais fait arnaquer. Et voici la cinquième fois que je les revis. Et j'ai bien l'intention de recommencer encore. Je revis ma jeunesse. Je m'en fous si elle n'est pas conforme à celle de la jeunesse d'aujourd'hui. J'ai voulu jouer à tout. Et je continue. Je joue. Mais pas avec les adultes. Je n'ai pas besoin d'être un grand Maître. Ni même un petit. Je veux revivre ma jeunesse, ça me suffit.

C'est l'occasion de dire encore deux mots. Mais sérieux, cette fois-ci. Je ne pense jamais à la mort. La mort, c'est la fin. Après il n'y a plus rien. Comment et pourquoi je penserais à rien ? Là, au moins, il n'y a pas de problèmes. C'est simple et net. Rien.

Mais c'est ce qui se passe juste avant qui est un problème dans notre civilisation. C'est cet effort insensé et totalement inutile pour prolonger encore un peu un fonctionnement physiologique qui n'a plus rien à voir avec la vie. Pour moi,

c'est ça le problème. Je veux absolument l'éviter. Me l'éviter à moi-même, mais surtout l'éviter à mes proches. A ceux que j'aime. A celle que j'aime. Je ne veux pas que ce soit ça mes derniers instants auxquels on assiste. Ces instants où le corps devient un déchet. Dégueulasse comme tous les déchets.

Mes amis, mes élèves, mes aimés, mon aimée ! Ceci est ma volonté. Quand ce sera le moment, je veux que nous prenions congé pendant que je suis encore debout. Pendant que je suis encore tel que vous m'avez connu. Pendant que je suis encore capable de vivre, c'est à dire d'aimer. Je veux que vous m'aidiez, ou tout au moins que vous ne m'empêchiez pas de régler moi-même les dernières formalités de cessation de vie. Ce ne sont que des formalités sans importance. Quant aux déchets, qu'ils suivent le sort des déchets. C'est sans le moindre intérêt

* * *

Vous avez fait l'acquisition d'un poste de télévision. Vous vous êtes procuré la documentation nécessaire et vous vous êtes mis au travail. Après 2 ans d'étude vous avez appris tout sur l'électricité et les ondes. Vous connaissez l'histoire de la télévision. Nicolas Tesla et Marconi sont des noms qui vous sont familiers. Vous avez étudié à fond les différents types de postes de télévision. Vous avez pris connaissance de tous les détails du schéma de votre propre appareil.

Vous avez tout compris, tout appris, tout assimilé. Vous êtes enfin là, devant votre appareil et vous voudriez bien le voir marcher. Il reste pourtant obstinément muet. Il y a un petit détail que vous n'avez pas appris. Un petit geste de rien, facile et si simple qu'un enfant peut le faire. Tourner le bouton. Et toutes vos connaissances vous auriez très bien pu

vous en passer si vous aviez d'abord appris à tourner le bouton.

Un être humain est bien plus compliqué qu'un poste de télévision. Pour l'étudier et en apprendre la constitution et le fonctionnement, il faut beaucoup plus que 2 ans. Ce n'est pas mon domaine. Mon domaine c'est celui du bouton. C'est celui du geste. C'est ce domaine que la science rejette avec la plus stupide obstination. Mais laissons la science de côté pour l'instant. Je l'ai assez fustigée dans mon si beau livre précédent. Et je me propose de recommencer dans le suivant. Voyons donc le problème du geste et du bouton.

Nous accepterons pour les besoins de notre discussion, la distinction habituelle entre le physique et le mental. Chacun sait qu'une émotion provoque une accélération du rythme cardiaque et des battements plus forts. L'émotion appartient au domaine mental. Le cœur au domaine physique. De toute évidence le mental peut influencer le physique. Cette influence n'est pas physique. Et n'étant pas physique, elle n'est pas explicable par la physique. On aura beau y trouver des composantes non mentales, on ne pourra jamais y réduire tout le phénomène. Il restera toujours une part mentale irréductible à du physique.

Excusez-moi d'insister malgré l'évidence de la chose. C'est que, le point capital de notre problème est là. Or, influencés par l'orientation mécaniste de la science et notamment de la médecine, on n'en tient aucun compte dans la recherche corporelle.

Une émotion est quelque chose qui se produit accidentellement. Les influences qu'elle a sur le corps sont des accidents. La volonté appartient aussi au domaine mental. Pourquoi n'aurait-elle pas d'influence sur le corps?

Pourquoi l'influence du mental sur le corps ne serait-elle qu'accidentelle ? Pourquoi ne serait-elle pas voulue ?

– Mais enfin, vous savez bien que les muscles lisses, patati et que les muscles striés patata, que donc patati et patata et patati et patata. Ah bon ! Mais comment fait alors l'émotion pour provoquer une diarrhée ? Comment la tristesse provoque-t-elle des larmes ? Comment l'imagination seule provoque-t-elle l'érection du pénis ?

Notre civilisation nous a aliéné notre corps. Nous le subissons. Nous ne le vivons pas. Par le travail du souffle nous apprenons à le réintégrer. Le Moi cesse d'être une idée. Il redevient une réalité corporelle. Logé dans le Tantien il est la conscience de tout l'être. Mais cette conscience n'est pas faite d'images. Les images appartiennent au monde de l'observateur qui se trouve dans la tête. La conscience qui part du centre est d'une autre nature. Elle est directe. L'image est un intermédiaire. Cette conscience ne s'en sert pas. L'action aussi, qui part du centre est directe. Son instrument est le Chi.

Avec une patience inlassable nous apprenons à faire tourner le Chi dans des circuits bien déterminés. Plus tard, avec autant de patience nous le ferons circuler dans d'autres circuits et tout sera à recommencer. Cependant, à la longue, nous domestiquerons le Chi. Il apprendra à nous obéir. Ou nous à le commander. Il deviendra un jour un serviteur prévenant. Sans aucune technique, sans aucune intervention, il suivra notre seule intention. Oui. A un stade avancé, l'intention suffit pour mobiliser le Chi et lui faire faire tout ce qu'on veut. Enfin, tout ce qui est faisable. Et ça fait beaucoup de choses. Souvent inattendues, parfois surprenantes.

Mais avant d'en arriver là, nous aurons parcouru un long chemin. Nous nous serons débarrassés de l'emprise du monde dans lequel ce genre de choses justement est inattendu et surprenant. Elles seront pour nous normales. Nous n'aurons aucune envie de nous servir de notre pouvoir pour faire des expériences sur nous-mêmes ou sur les autres. Encore moins pour épater le public. Nous nous en servirons normalement comme on se sert de n'importe quelle faculté ordinaire. Vous êtes capable de passer votre main droite derrière la tête et de vous gratter l'oreille gauche. Si vous êtes entouré de gens qui sont incapables de le faire, c'est tant pis pour eux. Vous n'allez pas vous mettre à vous gratter pour les épater ! Enfin, j'espère.

Plus d'une fois j'ai vu mon Maître prendre une posture en faisant des gestes qui rappelaient fort ceux des marionnettes. Je lui en ai demandé la raison. « Ce sont des gestes que le corps fait tout seul. Il suit mon intention. Il me donne satisfaction mais il ne m'obéit pas. Quand tu fais un geste ordinaire tu commandes tes muscles. C'est toi qui règle la vitesse du mouvement et la force que tu y mets. Dans les mouvements que tu me vois faire, je n'interviens pas. J'ai lancé une intention dans mon corps. Il fait tout le reste. A aucun moment je ne sais ce qu'il fera la seconde suivante. Il choisit tous les détails de l'exécution. Il improvise et fait ce que bon lui semble. Parfois il fait autre chose que ce que je lui avais demandé. Régulièrement je me rends compte que c'est lui qui avait raison. »

J'ai essayé de faire de même. D'abord, il ne s'est rien passé. Puis j'ai fait des choses où de toute évidence mon corps n'avait pas raison. Son temps n'était pas encore venu. Il est venu 30 ans plus tard. Un jour c'est mon corps qui a eu raison. Depuis lors je sais qu'il sait. Mais pas seulement dans le domaine que j'ai toujours considéré comme le sien.

Il sait mieux, il sait bien mieux que moi dans le domaine que je considérais comme le mien. Dans ce domaine que nous croyons réservé à notre volonté et à notre intelligence. Depuis lors je lui fais confiance. Il m'a fallu 30 ans pour ça. Pourtant ce n'est pas faute d'avoir entendu mon Maître me répéter inlassablement : « Fais confiance à ton corps. C'est ton corps qui pense. La vie spirituelle, c'est la vie du corps. »

Aujourd'hui c'est une évidence. C'est une certitude tellement éclatante qu'il me semble impensable qu'il m'ait fallu 30 ans pour y arriver. Je me dis que je devais être particulièrement borné.

Il faut rendre sa liberté au corps. Nous l'avons emprisonné. D'abord dans des vêtements parfois incroyables. Ensuite dans des amas de graisse, dans des tensions, dans des raideurs et des rhumatismes. Il faut l'en affranchir. Mais les entraves dont il faut surtout le libérer sont celles par lesquelles la raison l'assujettit et le réduit à l'esclavage. La raison n'a pas raison. Notre civilisation lui a soumis la vie. Elle est en train de la détruire.

Libérer le corps de l'emprise de la raison. Lui laisser le maximum d'initiatives. Redevenir le spectateur admiratif et approbateur. S'identifier au corps. Confondre le mental et le physique. Cette distinction est artificielle. Il n'y a ni du mental ni du physique. Il n'y a que du vivant. Il n'y a que du conscient.

– Et la mort, alors ?

La mort aussi n'est qu'une vue de l'esprit. De l'esprit vivant. La mort est la mort dans un esprit vivant. Hors de cet esprit il n'y a rien. Même pas la mort.

Réhabiliter le corps. Lui redonner la place qui est la sienne. Centrale. Redistribuer les rôles. Dissocier la pensée de sa formulation verbale. C'est là le point crucial et peut-être le plus difficile à réaliser. Laisser penser le corps.

– Comment fera-t-il pour penser sans l'utilisation d'un vocabulaire ?

Il pensera directement. Sans raisonner. Le vocabulaire est nécessaire à l'argumentation. L'action s'en passe.

Et puis, vider la tête. L'observateur admiratif et approbateur, ce n'est pas dans la tête qu'il faut le loger. De là, il gâcherait tout. Il faut le loger dans le ventre. Et, s'il a besoin d'exprimer son approbation, donnez-en lui le moyen. C'est une technique qui consiste à imaginer l'appareil phonateur dans le ventre, à l'endroit du Tantien. Il faut articuler ses pensées par cet organe imaginaire et entendre les mots dans le ventre. Ca demande une forte concentration et un peu d'entraînement. L'imagination fera le reste. Nous parlerons de techniques de ce genre dans le chapitre suivant. Travaillez déjà celle-là, elle vous sera très utile pour vous libérer de l'emprise de la tête sur le reste du corps.

Et quand je dis tête c'est à la langue que je pense. C'est elle le véhicule de la pensée, autrement dit du discours. C'est elle l'instrument de la domination du corps par la raison. C'est elle qu'il faut maîtriser.

CHAPITRE V

LE VIDE DES SENS

La vie. La vie est l'unique mystère insoluble. Elle est la solution de tous les autres mystères. La vie explique tout, sans que rien ne puisse l'expliquer. La vie contient tout car tout n'a d'existence que dans une conscience. Dans une conscience vivante. Y compris la mort. La mort est la mort dans la conscience. Dans la vie. En dehors d'elle il n'y a pas de mort. Il n'y a rien.

Tout est dans la conscience. Autant l'être que le néant. Mais il ne peut y avoir de néant de conscience. Le néant de conscience est une pensée, et encore une de ces foutues abstractions tordues. Aussi tordue qu'elle soit, elle se trouve dans la conscience.

N'ayons pas peur de nous répéter. Ce qui nous semble évident après certaines expériences peut ne pas l'être du tout avant. Le monde est une construction des sens. Il est tel qu'il est voulu par notre système de perception et de cognition. Autrement dit, il est tel qu'il est voulu pour nous par la vie. C'est la vie qui offre à notre connaissance ce monde-là. En nous dotant du système de perception et de cognition qui est le nôtre. Afin de se rendre crédible, ce système nous donne l'illusion de fonctionner comme un système de lecture. En fait, il fonctionne comme un système d'écriture. En réfléchissant un peu à ce qu'est une illusion, un rêve ou une hallucination, on le comprend facilement.

Ça ne suffit pourtant pas pour détruire l'illusion. Elle est tenace. Elle est indestructible par le seul raisonnement. Il faut pour ça l'expérience. L'expérience contraire. Celle de l'écriture. Ce n'est que lorsqu'on est capable de remplacer, à volonté, la réalité qu'on se rend compte à l'évidence que la réalité est interchangeable. Que c'est une écriture. Qu'on peut l'écrire autrement.

Mais nous ne sommes pas seuls au monde. Chaque espèce a son système d'écriture de la réalité. Ils sont tous coordonnés et constituent un grand système qui permet le commerce entre les espèces. Un commerce d'un type particulier qui est la vie même des espèces. En plus, la vie doit se protéger contre la menace de destruction provenant du monde inanimé. Elle lui donne un aspect différent pour chaque espèce, en fonction de la menace et des possibilités de défense. Tout cela représente un système parfaitement cohérent. C'est un système qui a fait ses preuves car la vie est toujours là malgré sa probabilité nulle.

Perturber le système représente un danger pour la vie. La vie se défend. Elle l'interdit. C'est ça le rôle de l'Homo Externalis. Il est le gardien du système. Vous devinez comment il accueillera notre intention saugrenue de changer d'écriture. De briser les cadres de la réalité ordinaire. Il essaiera d'abord de nous enlever le goût en nous ridiculisant. Il insistera sur l'absurdité de l'entreprise. Il nous parlera en prenant cet air de bon sens un peu lourdaud qui exclut toute discussion.

Il m'a déjà fait le coup autrefois : « – Écoute, petit, ça me fait pitié de te voir jouer à des fadaises pareilles ! Ton Maître, tu ne vois pas qu'il est un peu siphonné ? C'est le soleil d'Afrique qui lui a tapé sur le ciboulot.

– Mais, c'est en Inde qu'il a été !

– *Oh, peuchère, ça c'est encore plus pire. Allez-vaï ! Laisse tomber ! Joue un peu à autre chose. » Et si vous persistez à jouer au jeu dangereux, il essaiera de vous en empêcher. Il vous rendra la tâche tellement difficile que plus d'une fois vous laisserez vraiment tomber. Il faut s'y prendre plusieurs fois. Miner les remparts de la citadelle, y faire des brèches. Puis laisser faire le temps.*

La réalité ordinaire est justifiée par la vie ordinaire. Cette vie se déroule au port. Explorer le monde intérieur c'est quitter le port. C'est quitter la vie ordinaire avec sa réalité ordinaire. Nous en avons déjà souligné la difficulté et les dangers.

– *Mais, n'est-ce pas suffisant de quitter la réalité ordinaire ? Quel besoin a-t-on de s'en créer une autre ? La réalité ordinaire se trouve dans la conscience. Quitter simplement la réalité ordinaire comporte une conséquence. On quitte aussi la conscience. Il n'y a plus de voyage, il n'y a plus d'exploration. Ca ne sert à rien.*

Pour changer de réalité, on peut aussi avoir recours aux hallucinogènes. La réalité ainsi créée, tout en n'étant plus ordinaire, n'en diffère en rien. C'est une réalité que nous subissons. Même si elle est parfois paradisiaque elle n'est pas sous notre contrôle, nous en sommes les prisonniers au même titre que de l'autre. Si, à en croire Castaneda, cette voie aussi mène à la connaissance, c'est par un ébranlement considérable du système nerveux et au prix d'expériences insoutenables.

Il nous faut donc quitter la réalité ordinaire tout en conservant intacte notre conscience et notre volonté. C'est la raison pour laquelle nous commençons par apprendre à créer des perceptions voulues. Au début, et parfois même toujours, nous les distinguons facilement de celles que nos

sens nous livrent habituellement. Elles sont plus floues, elles n'ont pas cette continuité ininterrompue qui nous fait croire à la permanence et à l'objectivité du monde extérieur. Au contraire, à tout moment nous savons que nous sommes en train de tripoter la réalité. Ce n'est qu'après une longue pratique que la réalité voulue peut devenir la réalité tout court. Mais pas toujours, pas nécessairement. ça ne fait rien. De tout façon, le tripotage de la réalité n'est pas une fin mais un moyen. Le but c'est de conserver la conscience et la volonté sans le soutien d'aucune réalité créée par les sens.

La réalité voulue nous permet de sortir en fraude la conscience et la volonté hors du monde de la réalité ordinaire. Nous avons voulu la réalité voulue. Nous pouvons maintenant ne plus la vouloir. La faire disparaître. Nous restons hors de la réalité des sens mais maître de notre volonté et de notre conscience. Nous avons réalisé le vide des sens. Et nous sommes sortis du port. Nous lui tournons le dos maintenant. Nous naviguons vers la haute mer.

Quelques pages ont suffi pour décrire et pour expliquer le processus. Il faut cependant de nombreuses années pour les réaliser. Notre progression se fait par étapes. L'une étant la condition de la suivante. En même temps, aucun palier n'est complètement conquis, aucune technique n'est vraiment maîtrisée. Nous restons tout le temps avec l'impression de ne pas y être arrivé encore, d'être parfois à deux doigts de l'aboutissement et de le manquer quand même.

C'est normal. Prenez l'exemple du vide mental. Même lorsque nous arrivons à arrêter le monologue intérieur, les sens continuent leur distribution des perceptions. Comment

voulez-vous réaliser le vide total du mental dans ces conditions ?

- Mais alors, les années que nous avons passées à essayer de réaliser le vide mental c'était du temps perdu, c'était du travail pour rien ?

Oh non ! C'était un travail par lequel vous avez justement rendu possible la réalisation du vide des sens. Comment auriez-vous pu réaliser le vide des sens avec un phonographe qui continue à tourner sans arrêt dans votre tête ?

La manipulation du Chi demande une grande concentration de l'attention et de la volonté. On ne peut pas le réaliser totalement si notre conscience est constamment aspergée par les sens et agacée par les balivernes du monologue intérieur. Par contre, le vide des sens ne se réalise pas dans n'importe quelle attitude corporelle. La posture juste en est la condition sine qua non. Or la posture dépend directement du souffle. C'est le souffle qui la fait, qui la module et qui la corrige.

Le souffle, lui, dépend de la condition physique et psychique de l'individu. Ces conditions dépendent de sa manière de vivre, de son comportement, de son entourage, de son alimentation. Tout se tient. Chaque facteur est influencé par tous les autres et en même temps il agit sur tous les autres. C'est pourquoi il ne peut y avoir d'aboutissement partiel. Tout arrive ensemble. Quand ça arrive.... Si ça arrive. Maintenant j'ose le dire. Vous avez fait un chemin suffisant, vous avez assez de recul pour savoir que même si ça ne devait jamais arriver, le voyage en a valu la peine. Vous le savez car maintenant, quand vous revenez au port vous êtes plus riche. Votre vie change. Elle était à la mesure de la réalité du port. Ordinaire. Votre réalité change. Votre vie se

fait à la mesure de votre réalité nouvelle. Elle devient extraordinaire.

Nous avons dit que l'exploration du monde intérieur était l'exploration de notre conscience. C'est elle qui contient tout. C'est en elle qu'existe le monde extérieur aussi bien que le monde intérieur. Et ils existent simultanément. Ce n'est que notre prise de conscience qui se fait par paliers ou par couches. La réalité est UNE, elle ne comporte pas de couches. C'est dans notre champ de conscience que notre récepteur mental les découpe.

Lorsque nous avons mené à bon terme nos négociations avec l'Homo Externalis et que nous avons reçu le feu vert, nous prenons conscience de nouvelles couches de la réalité. Cette réalité a toujours été là. Elle a toujours été notre réalité ordinaire. C'est seulement notre conscience qui glissait par-dessus sans s'y attarder. C'est l'Homo Externalis, exaltant les vertus de son monde à lui, qui nous la faisait négliger.

La réalité que nous découvrons maintenant est celle des courants, des attractions et des répulsions. Comme l'aiguille aimantée de la boussole tout notre être s'oriente instantanément en fonction des courants. Il n'y a plus d'entraves, plus de résistances, plus d'attaches. Nous n'essayons plus de nager à contre-courant, ni de lui opposer une résistance. Nous nous laissons porter. Et si nous faisons quelque chose, c'est ramer dans le bon sens.

Nous sommes des êtres vivants. Nous sommes comme tout ce qui vit, l'objectivation d'une volonté de vie, sa réalisation concrète. Toute notre structure, notre constitution aussi bien physique que psychique est faite pour favoriser la vie. La vie est un vaste élan, c'est un

grand courant, une immense vague. Le drame de l'homme petit, de l'Homo Minus, de l'Homo Minablus Egocentricus, c'est de vouloir sa propre vie seulement. C'est d'ignorer l'élan de vie. C'est son drame car, à vouloir sa vie seule, il s'oppose au courant de vie. Il se met en travers de la vague. Il doit lutter pour s'y maintenir. La moindre chose, il doit la payer par des efforts et des sacrifices.

Alors il utilise son intelligence, sa volonté, sa vie pour lutter contre la vie. C'est l'homme petit, c'est l'Homo Minablus Egocentricus. A le voir, on dirait qu'il n'est pas de taille à s'opposer à l'élan de vie. Mais, ne nous y fions pas. Son intelligence est grande et sa méchanceté n'a pas de limites. Il préférera tout détruire que de céder. Il est déjà prêt. Il a de quoi faire sauter 40 fois toute la planète. Imbécile ! Une fois, ça ne te suffit pas ?

Accepter la vie des autres. Vouloir la vie des autres. Vouloir la vie. S'incorporer dans cet élan immense. Alors, tout devient facile. Nous sommes soutenus par d'innombrables volontés qui toutes veulent la vie. La vie de tous.

Nous sommes maintenant sur la bonne voie. Nous n'avons plus besoin de guide. Notre pilote c'est la vie même. C'est elle qui nous a donné la structure, la constitution aussi bien physique que psychique qui fait de nous ce que nous sommes afin de réaliser un projet de vie. Un modèle de vie correspondant à notre structure et en harmonie avec tout ce qui vit. Suivre les courants. C'est tout. Prendre conscience de leur réalité. Apprendre à les recevoir. Se laisser porter.

– Oui, mais si le courant n'est pas bon ? S'il m'emporte dans une mauvaise direction, vers un danger, vers une calamité ?

Vous n'avez pas encore compris. Toutes nos facultés sont prévues pour protéger et pour favoriser la vie. La détection des courants est une faculté essentielle de survie dans la nature. Notre vie civilisée nous l'a fait négliger. Notre recherche nous la fait redécouvrir. Comment une faculté naturelle de survie nous ferait-elle aller vers un danger ? Comme tous les vivants, nous avons un détecteur de catastrophes. Il capte des informations par ondes et nous oriente vers les bons courants. Il nous renseigne aussi sur les dangers. Nous éprouvons alors une répulsion. C'est l'anti-courant. C'est le sens interdit. Si nous voulons y aller quand même il nous faut agir à contre-courant. Vaincre la répulsion en faisant l'effort nécessaire. A nos risques et périls.

Non. Il n'y a pas d'erreur possible. On peut être obtus et insensible au langage des courants. Quand nous en avons l'intelligence, ils ne nous trompent jamais.

Dans toute mon analyse je ne tiens compte que de ce qui concerne notre recherche. C'est ça le propre d'une analyse. On isole des éléments d'un tout. Or le tout comprend quand même la vie quotidienne avec ses incidents et ses avatars. Des choses nous arrivent et nous n'avons aucun pouvoir sur elles. Ça nous tombe dessus. Nous n'y pouvons rien. C'est le destin. Toute notre si belle recherche ne peut rien contre le destin. Devant la force du destin elle ne tient pas, elle ne sert à rien.

Si par destin vous entendez la tuile qui vous tombe sur la tête ou le fou qui vous attaque, je serai peut-être d'accord. Encore que souvent, la tuile on aurait pu l'éviter, aussi bien que le fou. Mais en parlant de destin on pense à des chaînes causales indépendantes de notre connaissance et donc de

notre intervention. Pour nous ce sont des enchaînements accidentels. Pourquoi les subirions-nous ?

Si nous ne naviguons pas à contre-courant, si nous n'essayons pas d'aller sur la lune pour y planter un petit drapeau, nous verrons que, des enchaînements accidentels défavorables, il n'y en a vraiment pas beaucoup. Étant accidentels, ils ne sont pas voulus. Comment pourraient-ils résister à la volonté ? La volonté prévoit, organise, ordonne. Comment ce qui ne prévoit pas, n'organise pas, n'ordonne pas pourrait-il lui résister ? Il suffit de vouloir. Introduire la volonté dans l'enchaînement. Sa tendance se réorientera tôt ou tard, sauf si nous voulons aller sur la lune. Là, il faut plus que ça.

CHAPITRE VI

LE CENTRE DE VIE

Nous avons fait la paix avec l'Homo Externalis. Il nous laisse faire. Nous partons maintenant vers le large sans problèmes et nous naviguons en haute mer comme des grands. C'est bien agréable. Nous pratiquons tous les jours. Le plus souvent, à ce stade, c'est devenu notre métier. Nous enseignons. Nous sommes des professionnels. Nous guidons les débutants tout en sachant que nous avons encore beaucoup de chemin à faire. Nous pouvons en rester là. Notre vie est pleine et heureuse. Notre santé impeccable. Nous n'avons pas de problèmes. Tout va pour le mieux. Et ça dure.

Il y a pourtant une suite. La vie même est maintenant notre guide. Nous nous laissons porter par le courant. Il nous mène lentement vers la source de vie. Vers son centre. Il se trouve aussi dans la conscience comme tout le reste. Un jour nous y pénétrons, c'est à dire que nous prenons conscience que nous y sommes. Que nous y sommes depuis longtemps, depuis toujours. Qu'en fait nous ne l'avions jamais quitté, que nous ne l'avions jamais perdu.

Comment se fait cette prise de conscience ?

Il y a d'abord des signes avant-coureurs. On devient amoureux. On devient amoureux de tout et de tout le monde.

– *Qu'est-ce qui m'arrive ? Je débloque ?*

On fait des choses insensées. On est stupéfait de se voir faire des choses presque sans le vouloir. Et surtout sans aucune des raisons qui sont la motivation habituelle du comportement des hommes. Notre comportement est insensé aux yeux de notre entourage. Parfois ça va jusqu'à provoquer des drames, des ruptures, des déchirements. Ce comportement nous paraît insensé à nous-mêmes aussi. Le « qu'est-ce qui m'arrive ? Je débloque ? » revient souvent comme un leitmotiv.

Un jour cependant nous trouvons la clé de l'énigme. Notre comportement nous apparaît alors très sensé, sa logique infaillible. Nous comprenons que nous sommes en train d'agir par amour. Tout simplement. Par amour de tout et de tous.

– *Mais, on ne peut pas aimer tout le monde !*

Bien sûr que non ! Comment pourrait-on aimer tous les salauds, tous les conards, tous les lâches, tous les assassins, les chasseurs et les scientifiques ? En un mot tous les hommes ? On ne peut pas aimer ce qu'est l'homme placé dans son contexte social, ce qu'il est lorsqu'on l'évalue selon des normes ou lorsqu'on le juge d'après son comportement. Là il y a peu de chances pour qu'il nous inspire autre chose que de l'indifférence. Ou du mépris. Ou de l'indignation. Ou parfois, lorsqu'on est encore très jeune et qu'on croit à la venue de l'homme nouveau, la haine. La haine de l'homme ancien.

Mais, cet homme-là, c'est l'homme extérieur. C'est l'homme qui gagne sa vie. C'est l'homme qui possède, c'est le minable qui met le panneau « privé » sur son bout de terrain. C'est l'homme qui revendique, qui a des droits, à qui on ne la fait pas, qui ne se laisse pas rouler. C'est

l'homme qui fait son devoir quand il ne peut pas faire autrement, qui fraude le fisc et qui pollue les autres. C'est l'homme des relations extérieures.

Mais demandez-donc à la mère d'un assassin ou d'un chasseur ou d'un scientifique si elle aime son fils? Elle vous répondra inmanquablement : oui. Essayez de lui expliquer que tuer quelqu'un pour le voler est un crime odieux, qu'un chasseur qui assassine les derniers survivants de toutes les espèces animales pour le seul plaisir de tuer commet un crime pire encore et que la science, qui depuis plus de quarante ans perfectionne les armes d'extermination nucléaire est l'œuvre criminelle la plus abjecte, la plus infâme, la plus monstrueuse dont les hommes se soient rendus coupables. Elle vous dira que, en général, vous avez certainement raison, mais que son fils à elle, si vous le connaissiez vraiment, vous ne le mettriez pas au même rang que tous ces vilains criminels. Elle le connaît vraiment. Elle sait qu'au fond c'est un brave garçon qui aime sa maman etc....

La maman a raison. L'homme extérieur n'est pas tout l'homme. Ce n'est qu'une apparence superficielle. L'homme, c'est l'être humain. C'est l'être vivant à forme humaine. Son essence n'est pas la forme mais la vie. La maman le sait intuitivement. La vie c'est elle qui l'a transmise. Elle l'a donnée, elle l'a faite. C'est son domaine. Elle voit ce qui échappe au regard des autres. Car elle regarde sans juger. Et ne jugeant pas, elle ne voit pas ce qui seul compte aux yeux des autres hommes : les conséquences des actes et du comportement de l'individu.

Depuis peu, on les juge aussi d'après la préméditation lorsqu'il s'agit de crime. Ainsi, l'homme qui tue une riche veuve pour lui prendre les pièces d'or qu'elle comptait la

nuît attablée devant une fenêtre ouverte qu'il suffisait d'enjamber, n'a pas agi avec préméditation. Sa maman l'a bien expliqué au tribunal : « Mon fils est un brave petit. C'est madame la riche veuve qui a été bien imprudente. Si ça n'avait pas été mon fils, quelqu'un d'autre l'aurait tuée. »

Par contre les meurtres d'animaux se font avec préméditation. Les assassins, pardon, les chasseurs se munissent d'armes et de munitions et se déplacent, parfois fort loin, pour accomplir leurs crimes.

– Quel crime ?, s'écrie la maman du chasseur. Mon fils ne chasse jamais avant l'ouverture de la chasse.

– Mais les animaux ?

– Quel animaux ? Ah oui ! Pauvres bêtes. Mais si ce n'était pas mon fils, ce serait quelqu'un d'autre.

Cependant, pour participer à l'accomplissement de l'œuvre criminelle la plus abjecte, la plus infâme et la plus monstrueuse dont les hommes se soient rendus coupables, la simple préméditation ne suffit pas. Pour être admis parmi ceux qui perfectionnent les armes d'extermination nucléaire, pour avoir le privilège de collaborer à l'œuvre de la destruction planétaire définitive, il faut passer par une sélection impitoyable. Après des dizaines d'années d'études, après une préparation inimaginable, seuls les meilleurs des meilleurs seront admis. Depuis plus de quarante ans l'élite scientifique la plus sévèrement sélectionnée commet le crime le plus abominable de tous.

– Mais, mon fils est un scientifique. Et je suis fière de lui. Il y avait trois postes à pourvoir au centre de la recherche nucléaire d'extermination scientifique. Sur 1.200 candidats, il a été reçu premier. Car il y avait 1.200 candidats. Vous pensez bien, pour un salaire pareil et tous les avantages, il y avait de la concurrence.

La logique de la maman est étroite. Elle baigne dans l'amour, elle ne concerne que la vie. Celle de son enfant, bien entendu. Et c'est le signe avant-coureur dont je vous parlais. Notre logique se rétrécit singulièrement. L'amour émousse nos jugements et les arguments de la vie pure et simple repoussent tous les autres dans l'insignifiance et l'accessoire.

La vie est notre domaine. Et avant tout l'être vivant à forme humaine. Son essence n'est pas la forme mais la vie. Le signe avant-coureur est la prise de conscience de ce qui est essentiel. Les riches de vie font notre admiration, les pauvres de vie nous inspirent la compassion. Les deux nous inspirent l'amour. L'amour de la vie. Et cet amour-là aussi est aveugle.

Il ne voit pas ce qui seul compte aux yeux des autres hommes : les conséquences des actes et du comportement de l'individu. Car il regarde sans juger. Mais ne jugeant pas, il voit ce qui échappe au regard des autres. Il voit l'être humain là où les autres ne voient que le citoyen. Et même le pire des assassins, et même le savant atomiste le plus invétéré, le plus endurci, le plus impénitent, est un être humain pour nous. Mais, nous ne pardonnons pas leurs crimes à la manière des bons chrétiens, parce que nous ne jugeons pas.

Nous ne jugeons pas et nous ne condamnons pas. C'est pourquoi vous aurez beaucoup d'amis. Vous les regarderez avec étonnement abuser de votre désintéressement. Vous les regarderez avec un peu de tristesse vous dépouiller, vous exploiter, vous tromper et vous calomnier. Et vous laisserez faire tout en étant parfaitement conscient de l'abus. Vous serez étonné que votre ami attache tant d'importance à ce qui vous paraît futile. Vous serez un peu triste de le voir se

salir pour si peu de choses. Néanmoins pour vous il restera un ami car c'est autre chose qui compte pour vous.

Et vous vous poserez la question un jour : « Mais nom de Dieu ! Il m'a trompé, il m'a roulé, il m'a volé et je ne lui en veux même pas ! Si je l'ai laissé faire c'est que je n'y attachais pas d'importance. Et bien alors, à quoi j'attache de l'importance ? Qu'est ce qui compte vraiment pour moi ? » Et vous trouverez la réponse car c'est pour vous une évidence. Ce qui compte vraiment, c'est la vie, vous aimez la vie. Vous êtes amoureux de la vie.

Pour un hypothétique observateur de l'extérieur, l'aboutissement de votre démarche devrait paraître paradoxale. Vous avez tourné le dos aux manifestations extérieures de la vie. L'une après l'autre, vous avez quitté toutes les couches de la réalité qui, en somme, concrétisent la vie même. Vous avez réussi à faire taire le mental et à faire s'évanouir le monde produit par la perception sensorielle, y compris votre propre corps. Comment cette démarche a-t-elle pu vous conduire vers un tel emballement pour la vie ?

La réponse est très simple. La vie est une volonté. Cette volonté agit, sans quoi ce ne serait pas une volonté. Cette volonté réalise des choses. L'observateur extérieur ne voit que les réalisations. La volonté qui agit, autrement dit la vie, échappe à son observation. Elle est pour lui tout au plus la conclusion d'un raisonnement. C'est une déduction. Et cela ne peut pas être autrement car les réalisations de la vie, ses manifestations, s'imposent avec une insistance exclusive.

Le manifesté accapare toutes les facultés de connaissance. Ces connaissances ont des possibilités limitées et le

manifesté les épuise toutes immédiatement. Pour passer au delà, pour rendre possible une autre connaissance, il faut que la manifestation cesse. Tout se trouve dans la conscience. Nous avons utilisé l'image de couches superposées pour donner une idée de la réalité que contient la conscience. Nous comprenons que, en pénétrant dans les couches profondes nous abandonnons les autres couches. Ce sont le monde verbal et le monde des objets. C'est le domaine de l'Homo Externalis. Ensuite c'est notre propre corps. Aussi bien sous son aspect formel que sous son aspect énergétique. Et le courant auquel nous nous sommes abandonnés nous mène lentement vers une prise de conscience nouvelle.

Elle viendra après les signes avant-coureurs. Nous pénétrons dans une autre couche de la conscience. Nous y trouverons la source de vie. L'observateur extérieur sera très étonné. Il sera très étonné parce qu'il est extérieur. Vous, vous serez éblouis. Vous serez émerveillés mais pas étonnés. Vous aurez une révélation sous forme d'évidence, non pas sous forme de bla-bla-bla. Vous saurez que la conscience, la volonté et la vie ne font qu'un.

Mais cette évidence est une révélation seulement parce que la conscience est habituellement saturée par la surproduction des sens et du moulin à paroles. Dès qu'elle est libérée, l'évidence est là où elle a toujours été. Vous avez toujours porté au centre même de votre conscience la volonté de vie. La voici débarrassée de tout ce que vous aviez entassé dans votre mémoire. (Vous n'oubliez pas que nous vivons dans la mémoire !)

La place est nette. Voici la source de la vie : la volonté. Et c'est là la surprise. Cette volonté qui est la vie même, à sa source ressemble point par point, ressemble à s'y

méprendre à l'amour. C'est l'amour. C'est le même élan, c'est le même jaillissement. C'est un élan vers l'extérieur, vers la manifestation. La vie va se concrétiser dans ses manifestations, l'amour deviendra attachement mais à la source ils se confondent, à la source ils ne font qu'un.

Vous avez retrouvé le centre de vie. C'est en même temps la source de l'amour. Vous aimez la vie, vous aimez l'amour. Quand vous revenez au port (car il faut bien revenir !) vous gardez un amour ouvert. Vous gardez un élan de vie. Vous apportez dans la vie quotidienne la plus banale la fraîcheur de la source. Tout vous semble nouveau. C'est la première fois. C'est l'enchantement du premier amour.

Et comme un amoureux, vous n'aurez toujours qu'une hâte : retrouver au plus vite votre bien aimée, la vie. Car mille et une choses de notre civilisation vous la cacheront, à vous aussi comme aux autres. Car toute notre civilisation dissimule, étouffe et détruit la vie. Vous ne pouvez pas y échapper tout à fait. Vous ne jouirez que d'autant plus intensément de la joie de retrouver la source de vie. De retrouver ce que, au fond, vous n'aviez jamais perdu. D'abandonner ce qui, en fait, n'a jamais fait partie de votre être, ni de votre existence. Je parle de cette personnalité double créée de toute pièce par la civilisation, formée par l'éducation, instruite, dressée à un comportement, obligée à un mode de vie.

Vous quitterez ce double avec la plus grande facilité et vous ne perdrez rien. Comment voulez-vous perdre quelque chose qui n'a jamais été à vous ? Comment pourriez-vous être frustré de quelque chose que vous ne désiriez pas et qui vous barre le chemin de l'unique chose que vous désirez vraiment ? Vous ne perdrez rien mais vous ne gagnerez rien

non plus. La vie, vous l'avez toujours eue ! C'est seulement une autre conscience que vous en aurez.

Pour remonter à la source, pour pénétrer dans le centre de vie il vous a fallu de nombreuses années de travail. Pour comprendre la vie, un coup d'œil vous a suffi. Vous êtes à la source, elle est en vous-même. Aussi loin que vous pourrez regarder vous ne verrez que ce qui en découle. Vous verrez la manifestation. La source est une, unique. Vous y êtes. C'est la vie même. Mais vous, vous n'êtes pas un observateur extérieur. La vie dont vous venez de découvrir la source, vous ne l'observez pas au microscope électronique. Vous la vivez. A votre façon. Subjective. Ce qui signifie que vous éprouvez. C'est un vécu intime et profond qui a lieu en l'absence du donné sensoriel. Les sens se taisent, le discours a cessé. Vous ne faites qu'éprouver.

– Mais éprouver quoi ? Va-t-il finir par nous le dire ?

– Mais l'amour, je vous l'ai déjà dit. L'amour et le bonheur.

J'ai parlé de l'amour ouvert que vous rameniez au port. Car, si la conscience et l'évidence de votre découverte peuvent s'atténuer dans les brumes polluées du port, le bonheur de votre découverte reste intact. Et l'amour reste aussi grand et aussi neuf. Il est ouvert, il est offert. Il est là.

De nombreuses années ont passé depuis que vous avez commencé votre voyage d'explorateur. Vous avez eu l'occasion d'être déçu plus d'une fois par l'incompréhension et l'hostilité de ceux qui ne quittent pas le port. Vous avez eu l'occasion de perdre beaucoup d'illusions. Il vous en reste encore une à perdre : votre amour ouvert, votre amour offert, personne n'en veut. Votre amour n'intéresse personne.

Une augmentation des revenus, des nouveaux privilèges, un prestige accru. Ce sont les seules choses pour lesquelles on marquera quelque intérêt, pour lesquelles on acceptera de faire un minimum d'effort. On vous suivra un peu, on acceptera provisoirement votre aide mais uniquement en vue de ces objectifs là. Vous prêcherez dans le désert. Vous serez seul avec votre amour ouvert. Vous resterez seul avec votre bonheur toujours neuf. Vous perdrez votre dernière illusion, mais vous ne serez pas déçu. Vous ne connaîtrez pas l'amertume de la déception car rien ne pourra entamer votre amour de la vie, ni ternir votre bonheur de vivre.

Et puis, après bien des années, vous aurez peut-être la joie d'être suivi par quelques élèves qui vous écouteront plus attentivement que les autres. Ils seront jeunes et vous n'aurez plus le temps de voir ce qu'ils deviendront en vieillissant. Alors vous garderez l'espoir qu'ils continueront leur recherche. Que contrairement à tous les autres, ils resteront fidèles à l'engagement de leur jeunesse. Qu'ils ne se laisseront pas tenter par l'exploitation facile de leurs premiers succès. Qu'ils iront jusqu'au bout, comme vous avez essayé de le faire.

Alors vous aurez un grand désir de les aider et vous ferez peut-être pour eux la tentative impossible, la tentative vouée d'avance à l'échec. Vous essaierez d'écrire et d'expliquer tout dans un livre. Vous l'écrirez conscient de son inutilité, mais vous y mettrez quand même tout l'espoir dont vous serez encore capable. Et vous ferez un beau livre : L'Explorateur du Monde Intérieur.

CHAPITRE VII

LE SOLEIL INTERIEUR

Vous, on vous rira au nez ! On se moquera de vous, on vous ridiculiserà. C'est une question de dimension. Ils ont suivi Attila, ils ont adoré Hitler. Par contre, ils ont crucifié Jésus. Vous, toutes proportions gardées, ils vous riront au nez. Et c'est bien mieux comme ça. Et vous rirez avec eux. Ils riront de votre offre et vous rirez de vous-même lorsque vous réaliserez à qui vous aviez proposé de les guider sur la voie du Monde Intérieur. C'est la difficile voie de la patience et de l'effort. Du renoncement. Qui va la suivre au siècle de la civilisation presse-bouton ?

Pourtant, elle mène vers une félicité qu'aucune autre recherche ne peut apporter. Car toutes les autres recherches concernent des objets de conscience. Quel que soit cet objet, ce sera toujours quelque chose qui se place dans la conscience en face d'une faculté de connaître ou d'éprouver. Cette faculté s'exerce sur des données contenues dans la mémoire. Nous avons abondamment démontré que la perception la plus directe et le vécu le plus immédiat sont des souvenirs que nous abordons dans notre mémoire.

Le plus souvent la mémoire nous offre des objets de conscience sélectionnés, élaborés et adaptés. Il y a une raison à cette manipulation. A l'origine cette raison est biologique car elle est dictée par les impératifs de la lutte

pour la survie. Analyser, comparer, identifier, raisonner, prendre une décision, et agir sont des opérations dont dépend la vie. La vie qu'il faut défendre et protéger sans relâche dans un combat contre tout l'univers. L'issue du combat dépend d'une seconde de retard. Souvent d'une fraction de seconde.

Nous vivons dans la mémoire. S'il nous fallait dans chaque situation examiner tout son contenu, tout analyser, comparer, évaluer avant de prendre une décision et d'agir, nous n'aurions aucune chance de répondre correctement et de survivre. Aussi, une pré-sélection et un véritable façonnage de la réalité se fait spontanément dans la mémoire. Avec une orientation, avec un but toujours le même : protéger la vie.

Donc toute recherche se fera nécessairement sur des objets de conscience pré-sélectionnés, façonnés, orientés, élaborés, adaptés aux besoins de la lutte pour la survie. Ce travail d'élaboration peut prendre des formes très éloignées de sa destination première, il sera néanmoins toujours présent. Il n'en sera pas autrement si la vie même est l'objet de conscience.

Nous avons atteint la source de vie, nous y avons découvert un bonheur inconnu dans le monde manifesté. Ce bonheur de vivre directement la vie à sa source et non pas indirectement dans ses manifestations. Pour l'homme civilisé d'aujourd'hui, ces manifestations se font par reports successifs, par paliers, par niveaux, depuis l'absence du corps jusqu'à l'identification à l'image télévisée. Ces reports se font invariablement dans une direction diamétralement opposée à la vie. Quoi d'étonnant que l'homme d'aujourd'hui ignore ce qu'est la joie de vivre, la simple joie de vie ?

La joie de vie est notre acquis. C'est le trésor que nous avons ramené de nos voyages d'exploration. Nous avons beaucoup voyagé en effet. Pendant de nombreuses années. Nous avons navigué dans des mers lointaines et parfois il nous est arrivé d'entrevoir une île déserte qui nous a semblé, que nous avons pressentie paradisiaque.

Maintenant nous devinons que c'est elle qui était le but caché de notre exploration. Nous avons un vague sentiment que, en fait, nous avons toujours été guidé dans notre recherche par une force inconnue et que c'est vers l'île déserte qu'elle nous menait. Nous savons maintenant que l'île déserte existe et, si elle n'est pas encore à notre portée, nous savons que nous l'atteindrons tôt ou tard. Nous ne sommes pas pressés. Il y a bien longtemps que nous ne connaissons plus la hâte, l'urgence ou l'impatience.

Nous continuons notre chemin et un jour nous y arrivons. C'est l'île déserte paradisiaque. C'est la conscience de la conscience. C'est la conscience pure. Elle est vide de tout objet et pleine d'elle-même. Elle ne concerne plus rien et plus rien ne la concerne. Même la vie s'est effacée pour faire place à un état indéterminé où n'existe que la conscience avec pour seul objet la conscience même. Il n'y a plus de bonheur, plus de joie de vie. Il y a quelque chose cependant, il y a un bonheur supérieur que je nomme félicité. Les sens ne fonctionnent plus, donc on ne peut parler de lumière, de chaleur vivifiante, d'illumination. Ce sont des mots. Comme tous les mots, ils appartiennent au monde de la manifestation et ils ont une signification qui concerne ce monde-là. En aucun cas des mots ne peuvent rendre compte de l'état de conscience pure. Ni ces mots-là, ni d'autres mots. N'essayez donc pas de mettre en mots ce qui les dépasse tellement que votre tentative ne pourrait être que ridicule. Et jugez du ridicule des écrits de ceux qui

en ont fait l'essai. Et tâchez de ne pas étouffer de rire en lisant les commentaires et les dissertations au sujet de ces écrits. Il y en a des tonnes.

De tout temps, des érudits ont trouvé le moyen d'exercer leur bla-bla sur ces sujets. De nos jours ce bla-bla ridicule est le fait de spécialistes éminents aux titres universitaires les plus ronflants. Ce sont des spécialistes des commentaires de commentaires sur les commentateurs des commentateurs des commentaires de commentaires de choses dont aucun n'a jamais eu la moindre expérience. Mais dont ils parlent avec une moue méprisante pour les non-spécialistes et la totale autorité de ceux qui ont puisé leurs connaissances dans des livres.

Ne tombez pas dans le piège. N'essayez pas de convaincre, de démontrer, n'essayez pas de prouver. Laissez ça aux spécialistes. Contentez-vous d'en rire. Mais fortifiez vos muscles abdominaux car dans ce domaine vous aurez de quoi rire pour toute la vie.

– Et le soleil intérieur alors ?

Nous y arrivons, un peu de patience encore. Nous avons fait l'expérience de la conscience pure. Nous avons abouti à l'île déserte paradisiaque. Nous y avons connu la félicité. Après plusieurs voyages nous nous rendons à l'évidence. Depuis le départ nous avons été guidé. Quelque chose en nous savait où nous allions. Une force insoupçonnée a toujours orienté notre recherche et maintenu le cap dans la bonne direction. C'était, dès le début, celle de l'île paradisiaque.

Nous savons maintenant que nous ne sommes pas seuls. Il y a en nous, c'est évident, une présence bienveillante, une force qui nous fait agir, une entité en plus de celle de la vie.

J'en ai déjà parlé dans mes autres si beaux livres. Je lui ai donné le nom de Entité Xy. Nous en prenons conscience maintenant. Nous comprenons qu'elle nous a été transmise par notre Maître et que c'était ça l'essence de son enseignement. Que son rôle était de transmettre le Xy.

Cette présence vous tient le cœur au chaud, où que vous soyez et quoi que vous fassiez. Elle était en vous depuis le départ mais maintenant elle vous emplit et vous en êtes conscient. Vous en jouissez. Vous vous réchauffez. Et puis il y a la certitude que vous retrouverez l'île déserte, bientôt, dès que vous serez arrivé chez vous. Le souvenir de l'expérience demeure en vous comme une chaude lumière. C'est ça le soleil intérieur. C'est ce qui vous éclaire maintenant de l'intérieur, c'est ce qui illumine toute votre existence. C'est votre soleil. Et à chaque occasion, chaque fois que vous le pouvez vous en prenez quelques rayons. Vous lâchez tout. Vous vous abandonnez. Vous prenez un bain de soleil intérieur.

*Il vous arrive de laisser se succéder les feux rouges et verts sans entendre les hurlements furieux des klaxons derrière vous. Vous êtes saisi de voir dans l'encadrement de votre portière un visage en colère et de vous entendre insulter :
« Eh, du con, t'es dans la lune ? »*

– Non....

Vous avancez, vous vous écarterez pour laisser passer le torrent mugissant des monstres à quatre roues. N'essayez pas de l'arrêter, vous n'avez aucune chance.

– Mes amis, mes frères, mes semblables, écoutez-moi ! Arrêtez-vous, ne foncez plus comme ça, il n'y a rien là où vous allez. Écoutez-moi, le bonheur est en vous- même..... la source de vie.... l'amour.... l'île déserte...

N'essayez même pas. Vous, on vous rira au nez. On se moquera de vous, on vous ridiculisera. C'est une question de dimension. Ils ont suivi Attila, ils ont adoré Hitler. Par contre ils ont crucifié Jésus. Vous, toutes proportions gardées, ils vous riront au nez. Riez donc avec eux. Ce sont vos amis, vos frères, vos semblables. Vous n'êtes en rien différent d'eux. Vous êtes seulement un peu plus âgé. Et puis eux, ils n'ont pas eu votre chance. Ils n'ont pas reçu le Xy. Car c'est une chance. Seulement une chance, et votre seul mérite c'est de ne pas l'avoir laissée passer.

Ne prêchez pas, n'expliquez pas. De toute façon sans le Xy rien n'est possible. Sans le Xy tout reste verbal, tout reste au niveau des mots. Et ce n'est pas par des discours qu'on transmet le Xy. Au contraire. Le mot en est le barrage le plus sûr.

Nous allons reparler du Xy. Tout d'abord du mot même. Je croyais l'avoir inventé. Je l'ai choisi court et ressemblant au Chi mais différent car ce qu'il désigne ne doit pas être confondu avec le Chi. En effet, le Chi correspond à l'idée que nous nous faisons de l'énergie tout en ayant certaines particularités qui lui sont propres. Ainsi, l'énergie calorique, potentielle, atomique, cinétique n'obéit pas à la volonté. Le Chi oui. On peut calculer et prévoir avec une grande approximation les effets de toutes les formes d'énergie. Du Chi pas. Il est néanmoins assimilable à l'idée de l'énergie. Pas le Xy.

En inventant le mot Xy, j'ai voulu désigner une entité. quelque chose qui, comme la vie, habite un être et lui donne certaines qualités. Quelque chose qui, comme la vie, fait la différence entre deux êtres par ailleurs identiques et dont l'un en est doté alors que l'autre ne l'est pas. A ma grande stupéfaction, je viens d'apprendre que le mot Xi existe dans

la langue tibétaine, et ce qui est le plus étrange, c'est que dans la doctrine d'une secte bouddhiste tibétaine, il signifie exactement la même chose que dans ma conception.

C'est ainsi qu'on y enseigne que le Xi ne doit pas être considéré comme une chose ayant une existence indépendante mais comme un état ou une condition d'existence. Il est latent chez un individu ordinaire et manifesté chez un individu réalisé. L'expérience du Xi se fait dans l'état primordial qui est l'état de la contemplation non dualiste. Jusque là nous sommes en terrain bien connu. La suite fait référence au sujet que nous allons traiter dans le prochain chapitre et qui chez nous aussi, implique le Xy. Et de la même façon.

Voici donc la suite de l'enseignement tibétain concernant le Xi. Il est la base fondamentale de l'existence. De l'individuelle comme de l'universelle. Les deux niveaux d'existence sont essentiellement les mêmes. En réaliser l'un signifie réaliser l'autre : si l'on se réalise soi-même, on réalise la nature de l'univers.

C'est pour le moins étrange. Je n'en avais jamais entendu parler, du Xi tibétain. Bon. Fermons la parenthèse tibétaine. Ne nous laissons pas entraîner dans le rabachage des textes et dans l'interprétation des doctrines. Ce ne sont que des mots, des mots, des mots. Contentons-nous d'un seul d'entre eux : le Xy.

J'ai dit que la présence du Xy faisait la différence entre deux individus ayant par ailleurs atteint la même maîtrise d'un art. L'un des deux ne dépassera jamais une certaine limite. Il ne passera jamais au-delà. Il n'a pas reçu le Xy. Cela est visible dans certaines œuvres, cela est évident dans la pratique de certains arts comme par exemple l'art

chevaleresque du tir à l'arc. Pour celui qui a une certaine sensibilité, la présence du Xy ne peut passer inaperçue. Et il ne confondra jamais une exhibition stupéfiante faite par l'utilisation du Chi avec la sobre exécution d'un simple geste derrière lequel il y a le Xy transmis par un Maître. Et ce n'est pas la force herculéenne d'un homme-taureau qui l'impressionnera, mais le sourire et le doux regard d'un homme qui vit à l'intérieur.

Mais il faut une certaine sensibilité pour comprendre. Il faut une certaine finesse que notre civilisation clinquante et tapageuse ridiculise et rejette. En Occident comme en Orient.

Ne faites pas d'exhibitions. Refusez les tests. Ne vous laissez pas entraîner dans des discussions. Vous ne convaincrez jamais personne de cette façon-là. Attendez. Ayez la sagesse d'attendre. Vous rencontrerez peut-être vous aussi un jour des élèves capables de recevoir votre enseignement. Ils vous écouteront. Ils vous feront confiance sans raison et ils vous suivront sans savoir où vous les conduisez. Vous n'aurez pas besoin de leur parler de l'union avec l'Être Suprême, de l'accession au Divin ou de la connaissance de l'Absolu.

Vous leur enseignerez des techniques corporelles pendant des années et ils se contenteront de les apprendre sans les trouver stupides ou ridicules. Ils vous feront confiance. Sinon, comment voulez-vous qu'on vous prenne au sérieux et qu'on vous suive quand vous invitez les gens à apprendre à rentrer et à sortir leur coccyx ? Quand vous leur expliquez que c'est par là qu'on accède à la Voie ? Et puis peut-être qu'un jour vous leur parlerez. Je ne sais pas comment vous formulerez votre enseignement. Parlez-vous de la communion avec l'Être Suprême, de l'accession au Divin, de la connaissance de l'Absolu ou plus

simplement de la vie et de l'amour ? Je ne sais pas. De toute façon et en aucun cas vous ne pourrez éviter le coccyx.

Attendez. Il n'est pas fréquent de rencontrer des élèves capables d'admettre que la voie vers l'Absolu passe par le coccyx. Il est encore plus rare de rencontrer des gens pour qui le coccyx n'est pas dégradé à cause de sa proximité avec des parties du corps de mauvaise réputation.

Vous, maintenant vous savez. Vous avez pénétré dans les couches profondes de la réalité humaine. La première d'entre elles n'en est que plus évidente pour vous. C'est dans la première couche seulement que l'Absolu est divin et que le cul est ridicule. L'échelle des valeurs de la première, n'a pas cours dans les autres couches de la réalité. Vous le savez, vous en avez l'expérience. Comment voulez-vous l'expliquer ?

Il faut que l'élève fasse sa propre expérience. Et pour ça il faut des années. Nombreuses. Vous en savez quelque chose!

CHAPITRE VIII

LE GRAND SILENCE

Tilt. Quand ça fait tilt, tout est annulé, tout ce que vous avez acquis est perdu, on fait table rase de tout. Dans le jeu des flippers c'est pour tout recommencer à zéro car le tilt est la sanction d'un comportement prohibé par les règles du jeu. C'est la punition qui frappe celui qui a voulu gagner à tout prix, qui s'est agité, qui s'est démené et qui a, en même temps, agité trop fort l'appareil.

Ce même comportement est prohibé dans notre recherche aussi. Vouloir à tout prix est la meilleure façon de n'arriver jamais. Quand on secoue les flippers avec acharnement on fait tilt. C'est la punition.

Dans notre recherche le tilt c'est le contraire. C'est la récompense suprême, lorsqu'on ne fait plus rien. C'est l'aboutissement inespéré et imprévisible. Lorsqu'on n'attend plus rien. Le tilt-là aussi annule tout, fait perdre tout ce qu'on croyait avoir acquis et fait table rase de tout. Mais, ce n'est pas pour tout recommencer à zéro. Au contraire. C'est parce que la partie est définitivement gagnée. Quand on ne peut plus perdre, jouer n'a plus de sens. Quand on a trouvé, il n'y a aucune raison de continuer à chercher.

Quand ça fait tilt, on sait. On a la Connaissance. Seulement, ce n'est pas souvent que ça fait tilt !

L'événement est rarissime. Néanmoins, ça arrive. Imprévisible, injustifiable, inexplicable. Inattendu. Il n'existe aucune règle ni aucune loi de probabilité permettant de savoir d'avance à qui ça arrivera.

Qui ? Qui ? Toi, peut-être. Comment le sauras-tu ? Ça fera tilt et tu sauras. Et, dès que je te verrai, je saurai que c'est arrivé. Et toi, tu sauras que je sais.

– Mais quoi ? Mais comment ? Explique, décris, raconte... Tilt ! Et c'est tout. Ça fait tilt puis c'est le grand silence. Dans mon si beau livre sur le Tai ji quan, j'ai expliqué le taoïsme par deux pages blanches. Pour parler de l'événement il faudrait que je publie tout un livre de pages blanches et ça ne suffirait pas encore. Il y a des choses dont on ne peut rien dire. Alors, n'en parlons pas.

** * **

Ainsi, c'est donc toi ! C'est donc sur toi qu'est tombé le choix du hasard. Maintenant tu vois clair. Tu comprends. Les mots dont je me servais dans mes descriptions du monde ont une autre signification pour toi maintenant. Les différentes couches de la réalité ne sont plus un mystère pour toi. La réalité des couches ne fait plus de doute pour toi. Par jeu et pour taquiner certains de mes élèves qui versaient un peu dans les arcanes de la numérologie, j'ai dénombré sept couches de la réalité. Tu peux tout aussi bien n'en distinguer que trois ou, au contraire dix ou douze, cela n'a pas d'importance. Tu sais maintenant ce qu'est la réalité.

Tu le sais par expérience. La tienne. La seule objective, même si tu ne pourras jamais la partager avec d'autres. Même si aux yeux des autres elle pourrait paraître tout aussi étrange et ténébreuse que celles des personnes qui

tombent en transe, qui ont des visions, qui entendent des voix, qui reçoivent des messages de l'au-delà, qui communiquent avec des divinités, qui font des voyages dans leurs vies antérieures et que sais- je encore. Quand ce ne sont pas des fumistes ou des farceurs, ce sont des personnes qui ont des expériences d'une réalité inhabituelle. Différente. C'est leur réalité objective. Elle est objective au même titre que la tienne. Elle est objective parce qu'elle est issue de l'expérience personnelle, elle en est l'objet.

Il y a cependant une différence fondamentale entre ton expérience et la leur. Tu as atteint l'ultime couche de la conscience. La septième dans mon schéma (pour rire !). C'est le champ illimité de la conscience. C'est l'infini. C'est ce en quoi aucune expérience n'est possible sans que cesse immédiatement l'infinitude. Toute expérience, quelle qu'elle soit, ne peut être que du fini, du limité. Il ne peut y avoir d'expérience de l'infini. Tu as atteint cet état de conscience (non d'inconscience !) où il n'y a aucune discrimination, où il n'y a aucune différence entre la lumière et les ténèbres, où tout est déjà, sans que rien ne soit encore. Tu n'en as aucun souvenir car là où il n'y a rien, il ne peut y avoir de souvenir non plus.

Cependant, tu sais que tu l'avais atteint. Tu en as la certitude à partir du moment où apparaît dans le champ de conscience le premier objet de conscience : la conscience elle-même. La lumière apparaît car il y a dans l'infini un objet pour la réfléchir. Ce premier et unique objet suffit pour rejeter l'infini dans l'obscurité. Il n'y a plus d'infini. La lumière est apparue mais avec elle aussi l'obscurité. Tu as la conscience primordiale, la conscience pure. Et tu assistes à la création du monde. Tu vois comment se forment les couches successives de la réalité. Tu vois comment se fait la connaissance de cette réalité. Et, quand

tu reviens dans le monde des objets et du bla-bla-bla, tu éclates de rire. Tu sais ce que vaut la connaissance de la première couche et ce qu'en valent les objets. Tous les objets de la première couche sans exception. Les Jocondes comme les bombes atomiques, la messe en si mineur comme la menace du sida. Et tu en ris car il n'y a rien d'autre à faire.

Et tu ris de bon cœur en écoutant les récits de ceux qui font du tourisme dans leurs vies antérieures ou dans des réalités non ordinaires peuplées d'êtres maléfiques aux pouvoirs extraordinaires. Ils ne font que patauger dans la gadoue de la première couche qu'ils ne quittent pas un instant. Ils sont victimes d'un fumiste ou d'un farceur qui leur joue des tours et qui les mène en bateau. Ce farceur c'est leur propre système de perception et de cognition qui se met à déconner pour une raison ou pour une autre. Il déconne et le mot n'est pas outrancier. Il déconne car son rôle est de créer une réalité favorable à la vie. A sa propagation. A son épanouissement. Et non pas une réalité abracadabrante.

Tout cela est évident pour toi, maintenant. Mais pour toi seulement. Tu ne pourras jamais rien prouver ni jamais rien expliquer.

* * *

Ainsi, c'est donc toi ! C'est donc sur toi qu'est tombé le choix du hasard. Tu as reçu ce cadeau inespéré.

Non, ne me dis rien. Ne me pose aucune question. De toute façon, maintenant tu sais. Pourquoi ? Comment ? Ce sont des questions qui n'ont plus de sens pour toi. Maintenant tu as la connaissance. Pars. Cache-toi. Va vivre au sommet. Va vivre en plein soleil. Fais ce que je n'ai pas été capable

de faire. Coupe-toi des hommes pour jouir du don que tu as reçu. Pour le cultiver et pour le transmettre.

Tu transmettras. Où que tu sois, dans l'endroit le plus invraisemblable, dans les circonstances les plus inattendues, l'élève te trouvera. Il viendra à toi. Un jour le garçon avec une clarinette sous le bras viendra sonner à ta porte. Tu le reconnaîtras. Comme toi jadis, il sera encombré d'un lourd fardeau : le germe. Le germe d'une âme.

Donne-lui tout. Montre-lui tout. Dis-lui tout. N'attends pas qu'il soit en âge de comprendre. Aie la patience nécessaire. Fais comme si tu avais encore la foi dans l'avenir des hommes. Fais comme si tu ne savais pas que pour l'homme il est déjà trop tard. Qu'il est déjà trop tard depuis longtemps. Fais comme si tu ne savais pas que l'humanité

Vas ! Pars sans te retourner. Coupe-toi des hommes. Vas vivre au sommet, en plein soleil. Sois ce que je n'ai jamais été : un grand Maître, un Sage. Et oublie-moi. Je ne suis qu'un vieux fou amoureux qui croit encore aux miracles. Malgré mon âge, malgré tout. Je ne suis qu'un maillon de la chaîne. Je ne suis rien.

Vas ! Oublie le vieux fou d'amour qui aura cru jusqu'au bout à cette apparition miraculeusement belle, à ce mystère sublime, à ce grand miracle qu'est la vie.

Elle a regardé la photo d'un œil sévère. Elle a lu le texte qui l'accompagne : »Le Tai ji quan se termine en souriant. C'est le sourire intérieur, présent pendant toute l'exécution de la forme, qui trouve enfin le chemin des lèvres ». Elle m'a donné des tapes sur l'épaule en me lançant sa giclée de venin :

– Dis-donc! Ce n'est pas à moi que tu vas faire gober tes histoires! Il n'y a pas plus de sourire intérieur que de beurre là où je pense. Et tu le sais très bien toi-même. Je te connais, moi! Nous avons joué ensemble alors que tu portais encore des culottes courtes. Le sourire intérieur! A d'autres!

A 60 ans, j'ai rompu le silence. Je publie des livres. Je me livre. Je me publie. Je me livre à la curiosité, à la critique, à la malveillance. Je ne peux pas empêcher les cons de lire mes livres. Un livre publié est public. Je suis devenu un homme public. Public... Comme une femme publique.

COLLECTION BOUTEILLE A LA MER